LA TAVERNE DU VIEUX MATELOT

POLICE et MYSTÈRE

Le Volume Complet 65 c.

J. FERENCZI & FILS
EDITEURS
PARIS
PHOTO STUDIO PIAZ

La taverne du vieux matelot

Roman policier inédit

par JEAN NORMAND

I

UNE INEXPLICABLE NÉGLIGENCE

La Légion étrangère ou le riche mariage.

Très heureusement pour lui, ce fut cette deuxième solution qui se présenta pour le jeune duc de Clairville au moment où il apprit, par la bouche autorisée de son notaire, que les restes de sa fortune se chiffraient par une somme des plus faciles à calculer, cinq à six mille francs tout au plus.

Edith Climb, la fille de Jérémie Climb, le roi de la conserve à Chicago, ne demandait pas mieux que de devenir duchesse de Clairville. En échange de ce titre, elle apportait en dot plusieurs millions de dollars. Mais le papa Climb, s'il appréciait le blason à un prix élevé, déplorait par contre, et non sans raison, l'esprit de dissipation des gens de noblesse.

Aussi avait-il pris ses précautions en conséquence. Les dollars demeureraient l'exclusive propriété de sa fille qui. seule, pourrait en disposer. Elle pren-

Sont réservés tous droits de traduction, d'adaptation, de mise au théâtre et au cinématographe.

drait à sa charge le train de maison, rachèterait les propriétés, les immeubles vendus et servirait à son mari une sorte de liste civile qui lui permettrait de tenir son rang.

Cette sorte d'association durait déjà depuis plus de trois ans, à la plus grande satisfaction des deux parties, semblait-il, lorsque survint l'étrange affaire que nous allons nous efforcer de rapporter avec fidélité.

Ce matin-là, le duc de Clairville, enfermé dans son cabinet, travaillait à la rédaction d'une lettre qui semblait lui donner bien du souci, car c'était la quatrième feuille qu'il déchirait rageusement avant de l'envoyer dans la corbeille à papier.

Tout à coup, on frappa à la porte.

— Entrez! cria le duc.

Son valet de chambre apparut alors, suivi d'un facteur qui tenait à la main une boîte et son registre de signatures.

Le duc prit la boîte ornée de cachets de cire rouge et portant, en plus de l'adresse de la duchesse, de la raison sociale de Smith Brothers, les célèbres joailliers de Londres. cette impressionnante mention :

« Valeur déclarée : Six cent mille francs. »

Vieux parvenu! grommela le duc de Clairville qui, après avoir signé le registre et remis un royal pourboire à l'homme de la poste, plaça la boîte dans un tiroir de son bureau. Après quoi, il se remit à la rédaction de la lettre qui paraissait l'inquiéter si fort.

L'épithète de « vieux parvenu » s'adressait au père Climb. Celui-ci venait une fois par an en France, mais avant de gagner Paris, il séjournait un certain temps à Londres. Et pendant ce séjour, il adressait à sa fille un bijou de prix, manière à lui d'annoncer son arrivée. Mais cette manière de faire avait le don d'horripiler le duc de Clairville qui ne dédaignait point les dollars de son beau-père mais exécrait ce qu'il appelait « une ridicule ostentation ». La duchesse était partie au Bois, à cheval,

et ne rentrerait que pour déjeuner. A son retour, le duc lui remettrait le cadeau paternel qu'il venait d'enfermer dans un tiroir de son bureau.

Ce fut au moment du déjeuner que le duc de Clairville rejoignit la duchesse dans le petit salon contigu à ses appartements, et qu'il lui apporta le cadeau de son père.

— Cher vieux papa! dit la duchesse née Edith Climb, en faisant sauter les ficelles retenues par les cachets de cire autour de la boîte. Tout à coup, elle poussa un cri, jeta la boîte et son contenu sur une bergère et. la tête dans ses mains, se prit à pleurer éperdument.

Le duc de Clairville ramassa la boîte et son contenu épars sur le parquet. Ce contenu consistait en des perles de verre grossier enveloppées dans du papier de soie!

Sans dire un mot, le duc replaça soigneusement la grossière verroterie dans la boîte, la mit dans sa poche et sortit.

Quelques instants plus tard, il entrait dans le bureau du commissaire de police de son quartier et, en peu de mots, lui faisait le récit de la scène que nous venons de retracer.

Immédiatement, le magistrat fit remarquer au duc de Clairville quelle faute impardonnable il avait commise en ne brisant pas les cachets de la poste devant le facteur, ce qui aurait coupé court à toute espèce de discussion, tandis que, dans les circonstances actuelles...

Sans doute, pour mieux faire remarquer à son interlocuteur l'importance qu'il attachait à ces mots: « les circonstances actuelles », il laissa sa phrase inachevée.

— Je sais tout cela, monsieur, répondit le duc de Clairville. J'avais de graves sujets de préoccupation au moment de la venue du facteur, et je me suis borné simplement à m'assurer de l'intégrité des cachets.

— Pourtant, un envoi de cette valeur! ne put s'empêcher de remarquer le magistrat.

— C'est ainsi, et je ne saurais vous dire rien de plus, monsieur, répondit le duc de Clairville.

Il ne restait plus qu'à enregistrer la plainte de celui-ce, ce à quoi le commissaire s'employa immédiatement avec son secrétaire.

Dirons-nous que, le soir-même, les journaux s'emparaient de l'affaire, que les reporters assiégèrent l'hôtel du duc où ils se heurtèrent à la consigne du silence?

Tout cela était normal, tout autant que la convocation du plaignant chez le juge d'instruction, où il ne fit que répéter presque mot pour mot sa déposition faite entre les mains du commissaire de police.

Qui a volé le pendentif de la duchesse? Car on savait maintenant qu'il s'agissait d'un pendentif de diamants.

Telle était la question que se posaient les lecteurs de journaux, au magasin, à l'atelier, car cette étrange affaire, en raison des personnalités qui s'y trouvaient mêlées, faisait vraiment recette.

Et quelques chercheurs d'énigmes commençaient à susurrer qu'il se pourrait bien que le duc de Clairville fût vraiment un type très fort...

L'intérêt que le public portait à cette étrange affaire se trouva accru du fait que l'inspecteur Jouvet fut chargé de mener l'enquête, Jouvet, celui que ses collègues appelaient l'As de la P. J. (1).

Soucieux de partir sur des données extrêmement précises, et en même temps de faire vite, l'inspecteur Jouvet prit au Bourget l'avion qui le déposa à l'aérodrome de Croydon.

Il n'avait pour tout bagage qu'une petite valise à main, mais dans cette valise, il emportait la boîte aux cachets rouges ainsi que la verroterie que le duc de Clairville affirmait y avoir trouvée, au lieu du pendentif de diamants expédié par le papa Climb à sa fille.

Bien entendu, dès son arrivée à Londres, la pre-

(1) *Police Judiciaire.*

mière visite de l'inspecteur Jouvet fut pour MM. Smith Brothers.

MM. Smith Brothers, les deux frères à qui appartenait la fameuse maison connue dans le monde entier, lui affirmèrent tout d'abord avec énergie qu'aucune substitution ne pouvait avoir eu lieu dans leurs bureaux.

En effet, la mise du joyau destiné à la duchesse de Clairville dans la boîte, s'était effectuée devant eux, leur fondé de pouvoirs, M. Jipper, et le représentant de la compagnie d'assurances.

Devant eux. toujours, M. Smith aîné avait apposé les cachets avec son sceau personnel que seul il pouvait prendre dans son coffre. Enfin, la précieuse boîte avait été portée à la poste et enregistrée par un employé de la maison, toujours accompagné du représentant de la compagnie d'assurances.

Aucune espèce de faute ne pouvait donc être relevée à l'encontre de la maison Smith Brothers, dont les directeurs portèrent plainte entre les mains du coroner. Ils se gardèrent bien d'ailleurs de trahir en aucune façon leur manière de voir ou leurs soupçons, la dite plainte étant libellée contre inconnu.

Enfin, ils firent remarquer à l'inspecteur Jouvet que la boîte dans laquelle avait été expédié le pendentif était bien la même qui contenait des perles de verre à l'arrivée en France. Elle n'avait subi aucune altération, ni dans les cachets de cire, ni dans la suscription et pesait, avec la verroterie, exactement le même poids que celui consigné sur leurs livres et sur le registre de la poste au départ.

Et lorsque des joailliers parlent de poids, on sait jusqu'à quelle infinitésimable précision portent leurs affirmations.

Toutes ces affirmations de commerçants au-dessus de tout soupçon amenèrent d'emblée l'inspecteur Jouvet à une conclusion qu'il n'hésita pas à accepter.

La substitution des perles de verre au pendentif de diamants expédié par MM. Smith Brothers, ne pouvait avoir eu lieu qu'en France. Mais, cependant, le policier ne pouvait encore penser que cette affaire

de vol conduirait jusqu'au crime, un homme estimé et considéré jusque-là.

II

L'ÉTREINTE DU SOUPÇON

Cette enquête préliminaire terminée, l'inspecteur Jouvet s'empressa de reprendre l'avion et de venir rendre compte de sa mission au juge d'instruction Sarlat, chargé d'instruire cette délicate affaire.

Comme bien l'on pense, le magistrat s'était empressé de convoquer à son cabinet le duc de Clairville, et celui-ci n'était pas sorti à son avantage, loin de là, de ce premier interrogatoire.

Tout d'abord, le juge, avec cette implacable précision que lui imposaient les devoirs de sa charge, ne se fit point faute de rappeler au duc de Clairville la pénible situation dans laquelle sa passion du jeu l'avait mis au moment où son mariage avec Edith Climb lui permit de faire un retour de fortune inespéré.

— Rien n'est plus exact, répondit le duc de Clairville, mais je ne vois pas ce que vient faire dans la question qui nous occupe le rappel d'un passé que je suis le premier à déplorer.

— Veuillez me permettre de poursuivre, monsieur, dit le juge d'un ton plutôt sec et tout en feuilletant les pages d'un dossier grand ouvert devant lui.

— Cette passion du jeu ne vous abandonna point après votre mariage. Les courses, le baccara absorbèrent rapidement le plus clair des fortes mensualités que vous receviez de la duchesse de Clairville.

Le juge fit alors une pause, feuilleta plusieurs pages du dossier, puis laissa tomber d'une voix brève, sèche :

— Au matin du jour où le facteur apporta chez vous l'envoi recommandé de la maison Smith Brothers de Londres, votre situation financière s'établis-

sait comme suit : Votre compte en banque accusait un solde créditeur de soixante-dix francs, et la veille au soir, vous veniez de perdre sur parole à votre cercle, une somme de quarante mille francs.

— Rien n'est plus exact, reconnut le duc de Clairville.

— Cette somme de quarante mille francs fut réglée à votre débiteur le soir même du jour où vous reçûtes l'envoi de MM. Smith Brothers.

— Les dettes d'honneur se règlent dans les vingt-quatre heures, observa le duc de Clairville avec un sourire impertinent.

— J'entends bien, monsieur, approuva le magistrat, mais alors il me faut vous demander comment vous vous êtes procuré cette somme.

— Je regrette, monsieur le juge, mais il m'est absolument impossible de répondre à cette question.

Devant une telle réponse, le magistrat ne put s'empêcher de faire observer au duc de Clairville qu'elle le mettait en très fâcheuse situation et lui demanda instamment de bien vouloir y réfléchir.

— J'accepte d'avance toutes les conséquences de mon attitude, répondit celui-ci, sans plus insister ni faire aucune dénégation.

Le juge d'instruction ne décerna point de mandat d'arrêt contre le duc de Clairville, mais il l'informa qu'il devait se tenir à la disposition de la justice, ce qui laissait fort mal augurer de l'avenir. Tout déplacement lui était de ce fait interdit, et, suivant les précisions qu'apporterait l'enquête, il pouvait se voir d'un moment à l'autre, invité à coucher à la Santé.

De son côté, l'inspecteur Jouvet ne perdait pas un moment, et tandis que le juge interrogeait le duc de Clairville, il montait au Service de l'Identité Judiciaire, dans ce laboratoire où des magiciens en blouses blanches pratiquent comme en se jouant l'art de faire parler avec précision les choses inanimées.

Ces magiciens avaient interrogé la boîte expédiée par Smith Brothers ainsi que les cachets qui la garnissaient, et leurs conclusions avaient été les suivantes :

Tout d'abord, ils affirmaient que les cachets n'avaient pas été enlevés avec un fil d'acier fin comme un cheveu et préalablement chauffé, puis replacés ensuite sur la ficelle après le vol du contenu de la boîte qu'ils étaient chargés de protéger.

Il faut pour pratiquer une telle opération une habileté de spécialistes, et il est impossible qu'elle ne laisse pas de traces facilement décelables avec les appareils dont disposent aujourd'hui les praticiens de l'Identité Judiciaire.

La cire qui avait servi à confectionner les cachets était bien celle qu'employaient MM. Smith Brothers pour leurs expéditions, et dont ils avaient envoyé un échantillon en France.

Quant au cachet lui-même, il reproduisait exactement l'empreinte de celui que M. Smith aîné gardait enfermé dans son coffre.

De telles conclusions semblaient innocenter le duc de Clairville, mais l'accusation, sans discuter les conclusions des experts, rétorquait non sans quelque apparence de raison :

— Une bande organisée de voleurs professionnels ne se fût point embarrassée de si difficiles combinaisons, elle eût volé la précieuse boîte tout simplement. D'autre part, ce n'était pas la première fois que la duchesse de Clairville recevait des envois de la maison Smith Brothers. Son mari, en conservant les cachets de ces précédents envois, pouvait avoir gardé à sa disposition une quantité de cire « d'origine » plus que suffisante pour en confectionner de nouveaux, parfaitement imités.

Quant au cachet lui-même, il existe des spécialistes qui connaissent si parfaitement leur métier que sur ce point il ne pouvait y avoir d'affirmation absolue.

Ayant pris toutes ces précautions, le duc de Clairville pouvait attendre en toute tranquillité un nouvel envoi du papa Climb à sa fille. Il demeurait inattaquable.

En outre, son attitude devant le juge d'instruction lui était défavorable. Pourquoi refusait-il obstiné-

ment d'indiquer comment il s'était procuré la somme nécessaire au paiement de sa dette d'honneur?

Cependant, affirmaient ses partisans, car. bien entendu, il y avait dans cette affaire, des partisans et des détracteurs de l'accusé, le duc de Clairville est allé porter plainte lui-même alors qu'il lui aurait été si facile de garder le silence. Très certainement, la duchesse entichée de son titre, de ses relations mondaines, n'aurait pas ébruité une affaire de cette envergure.

— Entendu, répondaient les détracteurs, le duc a joué le « coup d'estomac ». Il a voulu faire avaliser par une décision de justice ses talents d'escamoteur.

Quant au papa Climb, lui, arrivé tout fraîchement de Londres, il ne semblait pas avoir sur la question d'opinion bien arrêtée et se garda bien de faire grise mine à son gendre. Seulement, le lendemain de son arrivée, il fit passer dans les journaux londoniens et parisiens, une petite note qui ne devait point passer inaperçue.

« La banque Franco-Américaine, disait cette petite note, paiera une somme de deux cent mille francs à quiconque pourra donner des renseignements permettant d'arrêter le ou les voleurs d'un pendentif de diamants adressé à la duchesse de Clairville. »

Et comme son gendre lui faisait remarquer qu'il trouvait le montant de cette prime à la délation quelque peu exagéré, il lui répondit en lui donnant sur l'épaule une claque à faire chanceler un bœuf :

— Mon cher garçon, on ne saurait jamais payer trop cher le plaisir de faire mettre un voleur en prison.

Quant à l'inspecteur Jouvet qui devait bien avoir, lui aussi, une opinion sur cette troublante affaire, il se bornait à la résumer en ces trois mots :

— Il faudra voir.

Pour traduire plus clairement, plus explicitement la pensée du policier, nous dirons qu'il n'entendait pas se prononcer avant d'avoir découvert les gens qui détenaient maintenant entre leurs mains le pendentif envoyé par le papa Climb à sa fille. L'opéra-

tion demanderait peut-être du temps, il y aurait de graves risques à courir pour pénétrer dans le monde souterrain des trafiquants de bijoux volés, mais l'inspecteur Jouvet en faisait son affaire.

Lorsqu'il tiendrait les receleurs, il arriverait par eux à celui ou à ceux qui avaient volé le pendentif.

Point n'est besoin de dire qu'il comptait sur ses moyens personnels d'investigations, pour mener à bien cette tâche aussi difficile que dangereuse.

L'inspecteur Jouvet, en redescendant des laboratoires de l'Identité judiciaire, revint à son bureau, mais avant d'y arriver, il s'arrêta devant une porte située à l'angle d'un couloir et à laquelle il frappa.

— Entrez! lança une voix rude mais chaudement sympathique.

Le policier ouvrit la porte et alla vers un bureau devant lequel était assis un homme d'une quarantaine d'années, d'allure jeune, au visage complètement rasé. C'était le commissaire divisionnaire Séjan, celui que les hommes comme l'inspecteur Jouvet appelaient « le patron ».

Les deux hommes échangèrent une poignée de main, puis le commissaire attendit que l'inspecteur Jouvet le mît au courant de ce qu'il venait d'apprendre « là-haut ».

Le « patron » tapota le bord de son bureau avec le crayon qu'il tenait à la main, tandis que l'inspecteur Jouvet lui exposait aussi brièvement que possible les renseignements techniques qu'il venait de recueillir.

— Le « milieu » n'a encore rien dit? interrogea-t-il lorsque son subordonné eut fini de parler.

L'inspecteur Jouvet eut un haussement d'épaules.

— Mes « microphones » sont en place, mais jusque-là pas un d'eux n'a donné le moindre symptôme de résonance.

— Voyez-vous, mon cher Jouvet, dit alors le commissaire, je ne serais pas étonné que d'ici peu, vous ne soyez obligé de reprendre l'avion pour Londres.

— C'est exactement mon avis, monsieur le commissaire, répondit l'inspecteur avec un sourire qui

témoignait de la satisfaction qu'il ressentait à voir le grand chef partager sa manière de voir.

Cependant, avant de s'embarquer dans l'avion de Croydon, l'inspecteur Jouvet prit tout prosaïquement vers onze heures du soir le métro qui l'amena boulevard Barbès.

III

LES MICROPHONES DE L'INSPECTEUR JOUVET

L'inspecteur Jouvet, pour faire sa petite excursion nocturne, avait modifié sa physionomie à l'aide d'une petite moustache « à la Charlot », si parfaitement collée que même en lui causant face à face, il était impossible de soupçonner la supercherie.

En descendant du métro, il remonta le boulevard Barbès jusqu'au boulevard de la Chapelle, puis entra dans une des brasseries modernes qui ont remplacé les bistrots d'autrefois, mais n'en ont pas moins conservé une clientèle qu'on ne saurait moins faire que de qualifier de spéciale.

L'inspecteur Jouvet s'installa à une table libre et jeta un coup d'œil sur l'aimable société.

L'aimable société se composait pour l'instant d'une vingtaine de gentlemen répartis autour de deux tables; quelques-uns jouaient au poker, tandis que les autres, debout autour des joueurs, appréciaient les coups.

Qu'ils fussent gros, maigres, blonds ou bruns, ces gentlemen avaient comme un air de famille, et surtout semblaient être les clients d'un même tailleur. Leurs têtes étaient coiffées de feutres mous éblouissants, des cravates hautes en couleur émergeaient de cols de chemises multicolores, et des pochettes de soie sortaient de la poche de côté de vestons exa-

gérément cintrés. Quant à leurs souliers, ils étaient obligatoirement, semblait-il, de deux teintes différentes.

Cette élégance toute particulière était celle du « milieu », à laquelle ces gentlemen semblaient se faire une gloire d'appartenir.

Et de temps à autre, la vérité nous oblige à noter ce détail, certains d'entre eux quittaient cet espèce d'uniforme qui semblait comme la marque distinctive de la place toute spéciale qu'ils occupaient dans la société, pour en revêtir un autre beaucoup moins reluisant, le costume de bure des pensionnaires de maisons centrales.

Par moments, une femme dont la tenue s'apparentait dans le genre féminin à celui desdits gentlemen, entrait en coup de vent, buvait un café au comptoir et s'empressait de disparaître.

L'un des hommes qui tenaient les cartes jeta soudain son jeu sur la table en disant :

— Merci pour ce soir. Avec une pareille déveine, il ne me resterait plus dans un quart d'heure de quoi prendre le café et acheter le journal demain matin.

Sans hâte, il se leva, se mira complaisamment dans la glace, ajusta avec soin son feutre sur l'oreille gauche et sortit en se dandinant, tandis qu'un de ses partenaires lui criait en riant :

— Un bon tuyau pour te refaire demain à Auteuil, Paulo. Jean-Jean gagnant dans la première, et report sur Alexandre dans la seconde.

Absorbé dans la lecture d'un hebdomadaire illustré, du moins le semblait-il, l'inspecteur Jouvet n'avait pas paru prêter la moindre attention à toute cette scène.

Il tira sa montre de sa poche, compara du regard l'heure qu'elle indiquait avec celle de la pendule placée au-dessus du comptoir, appela le garçon. paya sa consommation, puis sortit à son tour sans hâte.

Quelques instants plus tard, celui que ses camarades avaient appelé Paulo se retrouvait avec l'inspecteur Jouvet, dans l'arrière salle d'un petit café

bien calme, fréquenté par les receveurs d'autobus.

Mais là, la scène changeait du tout au tout; Paulo semblait avoir soudain perdu sa jactance et son air avantageux. Assis sur le coin de sa chaise, il semblait considérer avec une prodigieuse attention la pointe de ses souliers vernis à tiges mordorées.

L'inspecteur Jouvet se pencha vers lui et, entre les dents, lui siffla presque cette phrase dans la figure :

— Dis donc Paulo, tu as oublié le chemin de la *maison*, que tu m'obliges à venir te chercher à domicile?

— Laissez-moi vous dire, m'sieur Jouvet, protesta celui-ci. Je savais bien que vous ne seriez pas content, mais je ne peux pas inventer d'histoires pour vous faire plaisir. La vérité du bon Dieu, j'vous jure, m'sieur Jouvet, c'est que sur cette affaire de diamants, j'ai encore entendu que des bobards et rien de plus. Les femmes disent que le duc est innocent, sans doute à cause que les reporters photographiques lui ont fait une gueule sympathique, mais ça, c'est du sentiment, ça ne compte pas.

Paulo s'arrêta de parler, juste le temps d'allumer une cigarette et d'examiner à la dérobée l'impression que ses paroles produisaient sur l'inspecteur Jouvet. Satisfait, rassuré, il repartit après avoir lancé au plafond un nuage de fumée.

— Quant aux hommes, m'sieur Jouvet, reprit l'intéressant personnage, c'est une autre histoire. Ils ont deux opinions. Les uns disent que le duc n'est pas un homme à beaucoup près assez fort pour avoir mené seul une pareille combinaison, si tant est qu'il y ait jamais mis la main. En somme, malgré les apparences qui sont contre lui, il ne serait exactement pour rien dans le coup.

« Les autres, et je ne vous cacherai pas, m'sieur Jouvet, que c'est ma façon de voir, estiment que les diamants n'ont pas bougé du pays des « Goddems » qui ont gardé le gâteau pour eux et ont fait naviguer de la verroterie. »

Paulo envoya avec précision un jet de salive sur le pied d'une chaise distant de plus de deux mètres de lui et tout spécialement visé. Puis, satisfait de cette réussite, il s'empressa alors de conclure :

— Voyez-vous, m'sieur Jouvet, je dis, moi, que ce n'est pas la peine de chercher à Paris ce qui n'y est pas, et que pour savoir la vérité sur votre affaire de diamants, il faudra traverser la petite mare (1).

L'inspecteur Jouvet ne répondit rien, mais fit de la main signe au patron de venir renouveler les consommations, preuve qu'il entendait poursuivre cette intéressante conversation dans laquelle il jouait surtout le rôle d'auditeur.

Ces mots que venait de prononcer Paulo : « il faudra traverser la petite mare », cachaient certainement une idée qu'il fallait lui faire préciser.

Le policier connaissait le *curriculum vitæ* de son interlocuteur sur le bout du doigt, et eût été capable de le reprendre de mémoire avec autant de précision que s'il eût tenu sa fiche anthropométrique dans ses mains. Mais toujours fidèle à sa tactique de le laisser parler, il feignit l'incertitude.

— Voyons, dit-il comme s'il s'efforçait de faire appel à une mémoire défaillante, tu as passé plusieurs années de ta vie à Londres?

— Cinq, m'sieur Jouvet, s'empressa de préciser Paulo en se rengorgeant. C'est vous dire que je connais le terrain et le patois du pays, même pour le *slang* (1), je peux tenir tête à n'importe qui.

L'inspecteur Jouvet aurait pu faire remarquer à Paulo que sur ces cinq années de séjour en terre anglaise, il en avait passé une au pénitencier de Dartmoor, mais il laissa ce détail dans l'ombre.

— Voyez-vous, m'sieur Jouvet, poursuivit-il, on ne me tirera pas de l'idée que les diamants sont quelque part dans l'East End, peut-être bien dans le tiroir d'un vieux type crasseux habitant d'un

(1) *La mer de la Manche.*
(1) *Argot des bas-fonds de Londres.*

taudis de White Chapel. C'est là qu'il faudrait aller voir. Je sais bien qu'on risque le coup de matraque avec le plongeon final dans la Tamise, mais il ne faut pas oublier que le père Climb a promis un chèque de deux cents sacs. Ça vaut la peine, deux cents sacs, m'sieur Jouvet. N'en faut pas tant que ça pour se payer un petit bistrot au bord de la Seine, et se tenir peinard jusqu'à la fin de ses jours.

L'inspecteur Jouvet pensait à tout autre chose qu'aux rêves d'avenir de Paulo.

— Jusqu'à nouvel ordre, lui dit-il, téléphone-moi tous les matins.

— Vous pouvez compter, m'sieur Jouvet, assura Paulo.

Sans en dire davantage, le policier se leva, prit son chapeau et sortit, laissant les consommations impayées. Mais Paulo ne se frappa point de cette manière de faire. Il souleva la soucoupe sur laquelle était resté le verre de l'inspecteur Jouvet et, d'un geste preste, rafla le billet de cent francs que celui-ci avait ainsi dissimulé.

— Allons, pensa Paulo en appelant le patron, il y a encore de l'espoir.

L'inspecteur Jouvet ne devait pas être trop mécontent du fonctionnement de son « microphone », puisqu'il n'avait pas coupé le courant.

Dès le lendemain, sur le coup de neuf heures, il arriva dans le bureau de son chef pour lui rendre compte de ce qu'il venait d'apprendre, car les impressions d'un homme tel que Paulo ne devaient point être prises à la légère.

En somme, la conversation qu'il avait eue la veille avec l'inspecteur Jouvet reflétait exactement l'opinion du « milieu » sur l'affaire du pendentif, et cette opinion-là, on ne saurait trop le répéter. n'était pas à négliger.

— En somme et pour nous résumer, dit le commissaire Séjan, c'est bien de la verroterie et non des diamants qui est arrivée dans la boîte adressée à la duchesse de Clairville. Son mari serait victime d'un désastreux concours de circonstances.

— C'est exactement mon avis, déclara alors l'inspecteur Jouvet qui n'hésita pas à dévoiler à son chef sa manière de voir. Je crois aussi que ce pauvre diable, car en dépit de son titre et de ses relations, le duc de Clairville n'est qu'un pauvre diable perpétuellement à la recherche de la forte somme, s'est livré à des tractations qu'il lui est impossible d'avouer à sa femme, pour se procurer la somme nécessaire au paiement de la « culotte » prise à son cercle par lui la veille de l'arrivée du malencontreux envoi de MM. Smith Brothers. Cela ne nous empêche pas, bien entendu, de le tenir à l'œil jusqu'au moment où le doute qui subsiste sur lui se sera transformé en certitude favorable... ou défavorable. Et maintenant, poursuivit le commissaire Séjan, revenons à la position de la question, comme disent ces messieurs du Parlement.

— Très simple et très compliquée tout à la fois, s'empressa de remarquer l'inspecteur Jouvet. Nous savons avec quel luxe de précautions MM. Smith et Brothers ont fait leur envoi. La précieuse boîte a été garnie, ficelée, scellée en présence de gens d'honorabilité indiscutable qui, si l'on peut dire, se contrôlaient les uns les autres, et malgré cela, elle a été escamotée puis remplacée par une autre ne contenant que de la pacotille. Quel est l'escamoteur?

— Mon cher Jouvet, il va falloir suivre la tactique habituelle. Trouvons d'abord les receleurs; par eux ensuite, nous remonterons jusqu'au voleur. Aussi bien n'est-ce pas empiéter sur les événements en vous disant de vous tenir prêt à partir pour Londres. Vous avez toujours des relations là-bas à Scotland Yard?

— L'inspecteur Parker est un de mes vieux amis.

— Et vous parlez anglais comme un marchand de la Cité.

— Et en ce qui concerne Paulo? interrogea alors l'inspecteur Jouvet, cet homme peut m'être d'une très grande utilité.

— Rassurez-vous, mon cher, je m'arrangerai pour que vous ayez carte blanche sur ce point.

L'entretien semblait terminé et l'inspecteur Jouvet s'apprêtait à prendre congé de son chef, lorsque la sonnerie du téléphone crépita.

Le commissaire Séjan décrocha l'écouteur placé sur son bureau et, de la main, fit signe à son subordonné d'attendre.

Tandis qu'il écoutait, l'inspecteur Jouvet vit son visage passer par toutes les phases de l'étonnement.

— Je vais aviser, dit simplement le commissaire Séjan avant de replacer l'écouteur sur son support. Se tournant alors vers l'inspecteur Jouvet, il lui dit simplement :

— Le duc de Clairville vient de nous filer entre les doigts. Malgré la surveillance dont il était l'objet, il a réussi à quitter son domicile cette nuit et à partir pour une destination naturellement inconnue.

— L'imbécile! gronda entre ses dents l'inspecteur Jouvet.

IV

LES « TUYAUX » DE PAULO

Comme bien on pense, la fuite du duc de Clairville ne manqua pas de faire quelque bruit, et les journaux lui consacrèrent de longs articles surmontés de chapeaux impressionnants.

Presque tous s'accordaient à voir dans cette disparition inopportune, comme une sorte d'aveu. Seul, *Le Grand Informateur*. faisant preuve de plus d'objectivité, relatait, bien entendu, l'incident dans ses

moindres détails, mais ne persistait pas moins à affirmer que « l'énigme restait entière ».

Avant son départ, le duc avait bien pris la précaution de laisser une lettre dans laquelle il clamait son innocence, déclarant que son départ n'avait qu'un seul but, rechercher les coupables véritables du vol du pendentif; il ne se trouva que fort peu de gens pour ajouter foi à cette affirmation.

En somme, ce départ suspect ne fit que lui aliéner les quelques sympathies qui lui étaient restées. Car il n'est point besoin de dire que depuis l'ouverture de l'instruction, les salons jadis si fréquentés de l'hôtel de Clairville, ne recevaient plus guère de visiteurs.

Cependant, cette disparition du « présumé coupable» n'infirma en rien la décision de l'inspecteur Jouvet et de son chef d'aller chercher la vérité de l'autre côté de la « petite mare ».

Ce fut ainsi que le lendemain même de la fuite du duc de Clairville, l'inspecteur Jouvet embarquait à nouveau au Bourget dans l'avion qui le déposerait à l'aérodrome de Croydon, alors que plus discrètement, Paulo, muni d'un passeport parfaitement en règle, prenait le bateau à Boulogne.

Tous deux se retrouveraient en temps voulu au lieu de rendez-vous qu'ils s'étaient assigné, car l'inspecteur Jouvet allait avoir à faire, en arrivant à Londres, quelques visites au cours desquelles il ne pouvait décemment pas produire Paulo.

Celui-ci, sur l'ordre exprès du policier, avait consenti à modifier sa tenue habituelle dont l'élégance un peu trop hardie le rendait par trop voyant. Et dans une foule de voyageurs, l'habitué des bars du Barbès pouvait maintenant passer à peu près inaperçu.

L'inspecteur Jouvet savait parfaitement qu'il allait s'engager dans une aventure pleine de risques. Evidemment, il était accrédité auprès de ses collègues de Scotland Yard, il pouvait compter sur une aide en cas de danger, mais seulement comme un citoyen quelconque que la police doit protéger.

Et le monde dans lequel il allait poursuivre ses investigations n'était pas précisément renommé pour son indulgence à l'égard des indiscrets.

Son collègue et ami l'inspecteur Parker ne manqua pas de le lui rappeler, tout en lui souhaitant bonne chance, lorsqu'il fit sa visite d'arrivée. L'inspecteur Jouvet ne lui cacha point sa conviction que le coupable du vol qu'il avait mission de retrouver devait certainement être un de ses compatriotes.

Bien entendu, l'inspecteur Parker se garda bien de dévoiler à son collègue l'opinion qu'il professait sur une telle question.

Au fait, MM. Smith Brothers ayant fait tout ce qu'ils devaient pour assurer la sécurité de leur envoi, et la substitution des perles de verroterie au pendentif de diamant ayant été découverte en France sans que le destinataire ait pris les précautions d'usage à la réception, une telle affaire ne devait pas intéresser, officiellement du moins, un honorable membre de la police britannique.

Cette visite de courtoisie faite, l'inspecteur Jouvet se rendit sans plus tarder chez MM. Smith Brothers.

Autre visite de courtoisie, dont le policier ne pouvait se dispenser. M. Smith aîné le reçut avec beaucoup d'affabilité, le pria d'excuser l'absence de son frère parti en voyage, puis il lui présenta M. Jipper, son fondé de pouvoir, un homme de quarante ans environ, courtois, distingué, qui produisit sur l'inspecteur Jouvet la meilleure impression.

Tout naturellement, la conversation s'engagea sur le vol du pendentif et, bien que les deux hommes se montrassent prudents et réservés sur la question de la culpabilité du duc de Clairville, ils ne cachèrent point à l'inspecteur Jouvet que la fuite de celui-ci avait produit la plus fâcheuse impression.

Bien entendu, il n'y avait pas grand effort d'imagination à faire pour comprendre que M. Smith aîné et son fondé de pouvoir partageaient cette fâcheuse impression.

L'inspecteur Jouvet se garda bien de s'étendre

sur les buts de son voyage à Londres, mais ces messieurs n'étaient point assez naïfs de penser qu'il était venu exclusivement pour s'assurer de l'opacité du brouillard à cette époque de l'année.

Une fois ces deux visites protocolaires terminées, l'inspecteur Jouvet s'en fut retrouver Paulo dans le petit hôtel du quartier français où il lui avait fixé rendez-vous.

— J'ai déjà rencontré des camarades, et j'ai rendez-vous ce soir avec eux, lui déclara celui-ci enchanté de prouver qu'il avait gardé des relations et qu'il n'avait pas perdu son temps.

— Fort bien, approuva le policier. Ce soir, vous irez retrouver vos amis, et moi j'irai passer une heure ou deux au music-hall. J'espère que demain matin, votre conversation sera intéressante.

— Eh bien, m'sieur Jouvet, j'ai comme une idée que vous pourriez bien avoir une agréable surprise de ce côté-là, rétorqua l'intéressant Paulo dont la satisfaction faisait plaisir à voir.

L'inspecteur Jouvet dîna seul et, son repas terminé, assista à la représentation de l'Empire. Il rentra chez lui à pied, car pour une fois, le brouillard londonien, la purée de pois, comme disent les Anglais, avait bien voulu faire trêve.

Une fois dans sa chambre, située dans un hôtel du quartier français, il analysa ses impressions de la soirée.

— C'est extraordinaire, se dit-il alors à part lui, depuis mon arrivée au music-hall de l'Empire jusqu'à mon retour à l'hôtel, j'ai eu la sensation très nette que pas une minute, je n'ai cessé d'être épié, surveillé. Et pourtant, je suis certain de n'avoir pas été suivi, car pour me filer, moi, il faudrait quelqu'un de particulièrement habile. Et pourtant...

Oui, l'inspecteur Jouvet était bien certain de ne point se tromper, car il connaissait par expérience cette intuition nerveuse plus certaine que le sens de la vue et de l'ouïe, intuition qui avertit de la présence constante d'un regard fixé sur vous.

C'était d'ailleurs à une intuition semblable qu'il devait la vie.

Au cours d'une perquisition dangereuse, il avait ainsi deviné la présence d'un homme dissimulé derrière un tas de briques, et qui le guettait, un pistolet automatique à la main.

— Et pourtant, se disait-il, nul ne connaît ma présence à Londres que mon ami Parker, MM. Smith Brothers et leur fondé de pouvoir M. Jipper.

Peu à peu, il en vint à se dire, et c'était là encore chez lui un fait d'expérience, que son système nerveux, fatigué par le voyage, enregistrait et lui transmettait des sensations inexactes.

Restait bien son « microphone » Paulo. Mais le bénéfice qu'il pourrait tirer d'une trahison s'avérait presque nul, tandis que l'appât de la prime promise par le papa Climb devait parler plus haut en lui que toute espèce de combinaison aléatoire. Sans compter que la justice anglaise à qui il avait eu déjà affaire et qui, elle, ne fait pas de sentimentalité, lui inspirait certainement une crainte salutaire de nature à le faire rester dans le droit chemin.

Et l'inspecteur Jouvet s'endormit convaincu d'une erreur de ses sens.

Le lendemain matin, il retrouva Paulo à l'heure du petit déjeuner. Celui-ci laissait paraître un sourire de bon augure au coin de ses lèvres rasées. Sans doute pour se remettre de ses fatigues nocturnes, il engloutit de larges tartines de pain beurré qu'il trempait dans une tasse de chocolat crémeux.

L'inspecteur Jouvet se garda bien de le questionner et le laissa tranquillement achever son déjeuner.

Lorsqu'il eut terminé, Paulo s'essuya la bouche d'un revers de serviette et, se penchant vers le policier, lui dit :

— Je savais bien, moi, que les diamants du père Climb ne s'étaient pas promenés sur l'eau. J'ai passé une partie de la nuit, comme je vous l'avais dit, avec des amis et j'ai le tuyau.

L'inspecteur Jouvet se garda bien de demander à Paulo quels étaient ces amis et le laissa poursuivre.

— C'est la bande des « Holigans » qui a certainement fait le coup, et ceux qui en font partie seraient en train de se demander comment ils pourraient bien faire partir les pierres pour Amsterdam ou pour Paris.

— Parfait, Paulo, approuva l'inspecteur Jouvet. Mais cette bande des « Holigans », où a-t-elle son *centre* (1)?

— M'sieur Jouvet, vous savez aussi bien comme moi que l'Anglais est comme l'escargot. Quand il a trouvé un trou qui lui plaît, il y reste. De mon temps, les « Holigans » avaient leur *centre* à la Taverne du Vieux Matelot, et depuis ça n'a pas changé, c'est toujours à la Taverne du Vieux Matelot que ça se tient.

— Dans le quartier des Docks, bien entendu, observa l'inspecteur Jouvet.

— Comme vous le dites, m'sieur Jouvet, approuva Paulo. Et vous savez comme moi que les Docks, c'est pas un endroit où il faut aller se promener le soir, habillé en gentleman et sans rien dans les poches.

— Sois tranquille, on fera ce qu'il faudra, rétorqua l'inspecteur Jouvet.

Le quartier des Docks, situé au long des quais de la Tamise, à l'Est de la Cité, est, quand vient le soir, un des plus sinistres de Londres. Les ouvriers du port, les débardeurs l'ont alors abandonné pour laisser la place à une armée de malfaiteurs, hommes et femmes, qui se rassemblent dans les bars crapuleux des quais.

C'était dans cette morne et dangereuse solitude que l'inspecteur Jouvet et Paulo, conduits l'un par le sentiment du devoir, l'autre par l'appât de la forte prime, allaient tenter de retrouver les diamants qui, selon toute probabilité, n'avaient pas encore quitté le sol de la vieille Angleterrre.

---

(1) *Lieu de réunion.*

V

UN DUR ÉCHEC

Il était environ dix heures du soir, lorsque l'inspecteur Jouvet s'engagea seul dans le quartier boueux des Docks. Un brouillard cotonneux embrumait l'atmosphère.

Bien entendu, le policier ne s'aventurait pas en de tels lieux sans avoir pris d'indispensables précautions. Il avait troqué son costume bleu, de coupe élégante, contre une tenue qui mérite qu'on lui consacre quelques lignes de description.

Il portait un veston taché de graisse, un gilet de laine rapiécé et un pantalon trop court pour lui et tout ciré par l'usage, une casquette à la visière rabattue sur les yeux, un foulard de coton et une paire de souliers crevassés complétaient cet accoutrement.

L'inspecteur Jouvet n'avait pas oublié de placer dans la poche droite du pantalon son inséparable pistolet automatique, dont il pensait d'ailleurs bien ne pas avoir à se servir.

Une cigarette collée au coin de la lèvre inférieure, les mains enfoncées dans les poches, le policier entra dans la Taverne du Vieux Matelot, qu'il n'eut aucune peine à repérer.

Certes, il y a des bouges à Paris et dans les grandes villes de France, mais force est de dire que ceux de Londres gardent dans le genre une suprématie incontestée.

La Taverne du Vieux Matelot était une salle assez vaste garnie d'un comptoir de bois, devant lequel buvaient les clients pressés. Ceux qui avaient le

temps allaient s'asseoir devant des tables de bois grossières, que jamais nul garçon ne prenait le soin d'éponger. A ces tables, on apercevait la clientèle la plus hétéroclite qu'il fût possible d'imaginer. Presque toutes les nationalités s'y trouvaient représentées.

L'inspecteur Jouvet alla prendre place dans un angle de la salle et commanda une chope de bière qu'il dut payer immédiatement au garçon qui la lui apporta, car telle était la règle impérieuse de la maison.

Il lampa la moitié de son verre puis s'accouda sur la table, la tête entre ses mains comme un pauvre hère fatigué de courir, le ventre creux, dans les rues boueuses. Cette attitude lui permettait d'observer ce qui se passait autour de lui, sans attirer l'attention.

Le policier se trouvait dans ce bouge depuis près d'un quart d'heure, lorsqu'un marchand de journaux crasseux à souhait, un paquet d'imprimés invendus sous le bras, vint s'asseoir devant lui.

— Donne-moi du feu, lui dit cet homme en tirant de sa poche une cigarette, car à Londres, les pires miséreux fument des cigarettes toutes faites. Quand ils n'en ont point, ils s'en passent tout simplement.

D'un geste lent, l'inspecteur Jouvet tendit son mégot au camelot et reprit son attitude lasse. Le nouveau venu, après avoir payé sa chope de bière, comptait mélancoliquement dans le creux de sa main les quelques pièces de monnaie qui composaient toute sa fortune.

Est-il besoin de dire que ce marchand de journaux miséreux n'était autre que Paulo, venu retrouver par une voie différente l'inspecteur Jouvet à la Taverne du Vieux Matelot.

Ni l'un ni l'autre n'engagèrent plus avant la conversation, mais leurs yeux parlaient pour eux et tenaient le plus éloquent des langages.

Au fond de la taverne, il y avait une porte par laquelle les trois garçons qui faisaient le service disparaissaient de temps à autre. Cette porte, l'inspec-

teur Jouvet l'avait repérée dès son arrivée, et maintenant, ne la perdait pas de vue une seconde.

La venue et la sortie des clients de cette extraordinaire taverne créait de temps à autre une sorte de remous, à la faveur duquel un client se glissait furtivement par cette porte et ne reparaissait pas.

En l'espace d'une demi-heure, six hommes disparurent de la sorte.

— Tonnerre! pensa à part soi l'inspecteur Jouvet, que ce soit là le lieu de rendez-vous de la bande des « Holigans », je n'en disconviens pas, mais il me paraît difficile d'accepter que de pareils misérables aient en leur possession les diamants du pendentif expédié à la duchesse de Clairville par MM. Smith Brothers.

Et en effet, comment concevoir un vol, une substitution, faite chez les fameux joailliers londoniens ou à la poste, car il n'y avait pas en l'espèce d'autre solution, par un de ces individus dont la tenue et les manières n'étaient point déplacées à la Taverne du Vieux Matelot, mais qui inspiraient pire que la méfiance par leur seul aspect?

L'inspecteur Jouvet se rappela à temps, pour reprendre confiance en l'issue de cette aventure, la maxime que ne manquait jamais de répéter aux débutants qu'il avait charge de dresser, le célèbre inspecteur Hériadec avec qui il avait fait ses premières armes : « Le vrai peut quelquefois n'être pas vraisemblable. »

C'était exactement le moment ou jamais de l'appliquer.

L'inspecteur Jouvet demanda une nouvelle chope et, peu de temps après lui, Paulo commanda un whisky. Le moment allait bientôt arriver où ils auraient besoin de paraître assommés par la boisson.

Ce moment-là vint assez rapidement.

Peu à peu, la taverne se vida de ses clients, et bientôt l'inspecteur Jouvet et Paulo demeurèrent seuls dans le bouge.

Le patron marcha sur eux, les toucha rudement à l'épaule en leur disant rudement :

— Dehors!

— On y va! répondit le policier en s'étirant et en se levant.

Mais au lieu de marcher vers la porte de sortie, il se dirigea vers la porte mystérieuse du fond de la salle, titubant comme un homme ivre.

Le plan de l'inspecteur Jouvet était le suivant.

Evidemment, le patron de la Taverne du Vieux Matelot viendrait sur lui, une discussion s'engagerait, au cours de laquelle un coup de poing bien appliqué le mettrait knock-out.

Malheureusement, le policier avait prévu qu'il y aurait un échange de mots préliminaire, et il commit là une lourde erreur.

Avant qu'il ait eu le temps de s'en rendre compte, il tombait à terre, assommé par un coup de la terrible peau d'anguille bourrée de grenaille de plomb, l'arme favorite des « Holigans ».

Paulo, qui venait de se lever, n'eut pas le temps matériel d'empêcher le coup d'arriver, mais lorsque le patron se retourna, prêt à le frapper à son tour de sa terrible peau d'anguille, il aperçut l'œil noir d'un canon de revolver braqué sur lui.

— Jette ça! commanda-t-il à l'homme.

La peau d'anguille tomba aussitôt sur le plancher. Paulo était maître de la situation et il ne commit pas la faute de se servir de son arme. Il fallait punir durement le patron de la taverne, mais lui laisser l'illusion qu'il avait eu affaire à un ivrogne inoffensif en la personne de l'inspecteur Jouvet.

— Il ne t'avait rien fait cet homme-là! gronda Paulo en marchant sur lui.

— Non! répondit le patron en levant les mains devant sa figure pour parer le coup de poing qu'il sentait venir.

Paulo n'attendit pas que ce geste fût exécuté et d'un direct à la mâchoire, renforcé par la crosse de revolver qu'il serrait dans sa main, il envoya son adversaire rouler évanoui dans la sciure immonde qui couvrait le parquet.

Paulo, on ne saurait lui nier cette qualité, était

un homme de décision. En deux mots, il résuma la situation :

— C'est loupé! gronda-t-il entre ses dents.

Du moment que l'affaire était manquée, loupée comme disait Paulo, il n'y avait plus qu'une chose à faire, disparaître au plus vite, car d'une seconde à l'autre, un des individus qui se trouvaient certainement dans le sous-sol de la Taverne du Vieux Matelot pouvait apparaître, et cette fois la situation serait vraiment désespérée.

Paulo se baissa, chargea le corps de l'inspecteur Jouvet sur ses épaules et fonça au dehors, où le brouillard s'était levé, écrasant la ville sous son manteau de plomb.

— Une chance! pensa Paulo en marchant le plus vite qu'il pouvait avec son fardeau humain sur l'épaule dans la rue déserte.

Au bout d'une centaine de mètres, il aperçut une porte de cour entr'ouverte et s'empressa de la franchir. Doucement, il posa le corps de l'inspecteur Jouvet à terre, puis la referma soigneusement.

Juste à ce moment, il entendit un bruit de pas, de voix étouffées. Le revolver à la main, il se colla contre la porte et, malgré l'opacité du brouillard, aperçut des ombres qui couraient.

— C'est eux! Ils nous cherchent! pensa-t-il alors, bien résolu à défendre chèrement sa vie et celle de l'inspecteur Jouvet, car il pensait que le malheureux, s'il avait été durement touché, n'était pas en danger de mort.

Fort heureusement, tout retomba dans le silence, et Paulo put alors s'occuper du blessé.

Le hasard favorable avait amené Paulo dans la cour d'une écurie et, près du mur, se trouvait l'abreuvoir des chevaux.

Il sortit de sa poche un grand mouchoir à carreaux, le mouilla et en tamponna la figure de l'inspecteur Jouvet, qui bientôt rouvrit les yeux, reconnut son sauveur et balbutia plutôt qu'il ne dit :

— Je m'en souviendrai, merci.

— Vous en faites pas, m'sieur Jouvet. Patientez

une petite minute, ça va aller. Mais vous savez, le type qui vous a sonné, il pourra s'en rappeler. Je vous jure qu'il n'est pas prêt de manger du bifteck.

Satisfait de voir que l'inspecteur Jouvet reprenait connaissance, et surtout venait de prononcer quelques paroles, Paulo ouvrit avec précaution la porte de la cour. Pendant plusieurs minutes, il « écouta le silence » et, enfin rassuré, revint vers le policier qui faisait en vain des efforts pour se tenir sur ses jambes.

Paulo l'aida à se mettre debout, passa son bras sous le sien et dit :

— Un peu de courage, m'sieur Jouvet. Vous allez voir que ça va aller. Tenez bon le temps qu'on puisse arriver dans une rue où il passe des taxis.

L'un soutenant l'autre, les deux hommes quittèrent la cour et s'engagèrent dans la rue. L'inspecteur Jouvet titubait comme un homme ivre, ce qui, dans un semblable quartier, n'avait rien d'extraordinaire.

La marche lui fit le plus grand bien en favorisant la circulation du sang, et lorsque Paulo put enfin héler un taxi, il pouvait arriver à se tenir debout sans avoir besoin d'aide.

La tenue de l'inspecteur Jouvet et de son suivant était loin d'inspirer confiance au chauffeur, mais les deux « souverains » que Paulo lui mit dans la main calmèrent instantanément ses inquiétudes.

Et bientôt, tous deux arrivèrent chez le camarade de Paulo qui leur avait donné l'hospitalité pour leur permettre de revêtir leurs habits de vagabonds des quais, ce qu'il leur aurait été impossible de faire dans une chambre d'hôtel.

VI

ERREUR DE DIAGNOSTIC

Dès qu'ils furent arrivés dans le petit appartement qu'occupait son ami à la limite du quartier français, le premier soin de Paulo fut d'examiner la blessure de l'inspecteur Jouvet. Comme tous les gens de sa catégorie qui risquent chaque soir le coup de revolver ou le coup de couteau d'un rival. il possédait quelques notions assez précises des soins d'urgence à donner à un blessé.

Déjà, en cours de route, il avait trouvé de bon augure que le policier pût se remettre à marcher. En somme, l'aventure se soldait pour lui, par une forte ecchymose en haut du crâne et une très violente migraine, qui céderait à des remèdes appropriés.

L'inspecteur Jouvet devait la vie à ce fait que la peau d'anguille bourrée de grenaille de plomb et si dextrement maniée par le patron de la Taverne du Vieux Matelot, ne l'avait pas atteint sur la nuque, à la base du crâne. Dans ce cas, l'arme silencieuse et terrible des rouleurs de quais ne pardonne jamais.

La chambre que l'ami de Paulo avait mise à sa disposition était attenante à une salle de bain confortable, dont les deux hommes firent usage pour se débarrasser de la crasse qu'ils s'étaient ingéniés à répandre sur leurs figures et sur leurs mains à l'aide de deux vaporisateurs contenant, l'un une solution fixante, l'autre de la poussière finement tamisée tout simplement.

L'inspecteur Jouvet se trouva tout ragaillardi en

sortant du bain, et pour compléter la cure, Paulo ouvrit un placard d'où il tira une bouteille de whisky et deux verres.

— Avalez ça, m'sieur Jouvet, dit Paulo au policier en lui tendant un verre qu'il venait de remplir presque à ras bord. Y a rien de mieux pour remettre un homme sur pied. C'est désinfectant à l'extérieur et réconfortant à l'intérieur.

Lorsque l'inspecteur Jouvet eut absorbé son verre de whisky, Paulo lui désigna le lit de la main :

— Maintenant, faut vous coucher, dit-il.

Et comme celui-ci essayait de protester, disant qu'il se sentait tout à fait en état de rejoindre son hôtel, Paulo s'insurgea alors véritablement :

— Faites comme je vous dis, m'sieur Jouvet. Moi, avec une couverture dans le grand fauteuil, je dormirai dur comme une planche. Faut être tout neufs pour remettre ça demain soir, car j'espère bien que vous ne pensez pas passer l'atout que vous avez reçu aux profits et pertes. Ça n'est pas ça que nous sommes venus chercher.

— Parfaitement d'accord, approuva l'inspecteur Jouvet.

— D'autant mieux, assura Paulo, que je serais étonné que le patron de la Taverne du Vieux Matelot se soit douté de nos intentions. Il nous a pris pour des hommes ivres qui se trompaient de porte, et pour nous empêcher de commettre une erreur, il a tapé à coups de matraque. Un homme de plus ou de moins d'assommé dans le quartier des Docks, ce n'est pas ça qui dérange les Bobbys (1).

L'inspecteur Jouvet ne répondit pas tout d'abord. Allongé dans le lit, il réfléchissait à l'enchaînement des faits depuis son arrivée à Londres jusqu'à la fin de cette soirée qui avait bien failli se terminer fâcheusement. Et il pensa qu'il ne devait rien cacher de sa pensée à Paulo qui venait de lui donner une indéniable preuve de dévouement.

Sans lui, il serait maintenant en train d'agoniser

(1) *Policemen anglais.*

dans quelque ruisseau boueux où le patron de la Taverne du Vieux Matelot l'aurait jeté avant que de clore ses volets.

— Paulo, dit-il en appuyant sa tête sur l'avant-bras droit, j'ai la conviction que ma présence à Londres est connue de gens qui devraient l'ignorer. Nous étions repérés avant notre arrivée à la Taverne du Vieux Matelot, et nous y étions attendus.

— Voyons, m'sieur Jouvet! protesta Paulo stupéfait d'une pareille déclaration.

L'inspecteur lui confia alors les appréhensions qui lui étaient venues pendant le spectacle de l'Empire.

D'un geste de la main, Paulo balaya l'air devant lui.

— Permettez, m'sieur Jouvet, c'est pas à moi de vous faire la leçon, mais il s'agirait de s'entendre et d'y voir clair, parce que si on s'embarque dans des idées. on se les amarre dans la tête et on ne fait plus rien de bon après. Combien y a-t-il de personnes qui connaissent votre présence à Londres et vos intentions?

— Mon ami Parker, de Scotland Yard, MM. Smith Brothers et leur fondé de pouvoir, à qui je n'ai fait qu'une visite de politesse sans leur parler de mes projets, et enfin toi, Paulo.

— Bon! Vous ne pensez pas que votre ami Parker ait été trouver les « Holigans » pour leur dire que vous aviez l'intention de leur faire visite. Alors, ça serait à désespérer de tout.

« Passons à MM. Smith Brothers et à leur fondé de pouvoir.

« Ces gens-là sont riches à millions et fournisseurs de la Cour. Vous vous rendez compte, m'sieur Jouvet. Vous les voyez dans la Taverne du Vieux Matelot, discutant le coup pour toucher une commission de cinq ou six *sacs*!

« Maintenant, il y a moi, m'sieur Jouvet, qui ait rudement envie de voir la couleur des sous du papa Climb, c'est ma garantie, mais je crois qu'elle est bonne.

— Excellente, Paulo. Sans compter que. de retour à Paris, j'espère pouvoir te prouver ma reconnaissance. Qu'est-ce que tu dirais si, en y mettant du tien, bien entendu, on te refaisait une virginité. Il y en a eu de plus engagés que toi qui ont obtenu leur réhabilitation.

A ce mot de réhabilitation, Paulo devint tout soudain rouge, cracha, s'épongea le front.

— Si vous le dites, m'sieur Jouvet... oui... ça serait possible... sans compter que pour s'établir bistrot... vaudrait mieux...

— Nous recauserons de cela, coupa l'inspecteur Jouvet, mais reprenons la question au point qui nous préoccupe. Je persiste à croire que notre échec de ce soir a une autre raison que le hasard, et que le coup de matraque en peau d'anguille que j'ai reçu m'était bien destiné.

Paulo secoua la tête d'un air incrédule.

— Ce qu'est arrivé c'est de notre faute. Nous avons fait une erreur de diagnostic.

— Une erreur de diagnostic! s'exclama l'inspecteur Jouvet, surpris d'entendre Paulo s'exprimer avec autant de distinction.

— Bien sûr! repartit celui-ci imperturbable. On devait faire ceux qui avaient bu, faire semblant de se tromper de porte. et quand le patron serait intervenu, discuter et le sonner durement. Seulement voilà, on comptait tomber sur un homme qui aurait parlé et on est tombé sur un silencieux qui a tapé sans rien dire et surtout sans prévenir. N'en faut pas plus pour faire échouer la meilleure combinaison. Mais demain soir, ou plutôt ce soir, car il est déjà quatre heures du matin, les choses ne se passeront pas de la même manière.

— Que comptes-tu faire? interrogea alors l'inspecteur Jouvet.

— C'est tout simple, m'sieur Jouvet. Comme de juste, on retourne à la Taverne du Vieux Matelot, en changeant de tenue naturellement. Le patron, vous l'avez remarqué comme moi, renvoie ses garçons avant la fermeture, il doit avoir ses raisons pour ça,

Nous serons une fois de plus les derniers à sortir, et c'est nous qui feront la fermeture, vu que le patron sera en desssous de son comptoir, ficelé et bâillonné comme il faut. Et nous pourrons aller voir tranquillement ce qui se passe dans son sous-sol. Voilà, m'sieur Jouvet. Et maintenant, si ça ne vous fait rien, je vais vous dire bonsoir.

Paulo s'enveloppa dans la couverture de laine, et quelques minutes plus tard, un ronflement sonore éclata dans la chambre. Bientôt, l'inspecteur Jouvet, qui commençait à ressentir l'effet bienfaisant du bain et du whisky, ne tarda pas à s'endormir à son tour.

VII

DANS LE TRAQUENARD

Lorsque l'inspecteur Jouvet s'éveilla, assez tard dans la matinée, il ne ressentait plus aucun malaise, mais une douleur assez vive à l'endroit où l'avait frappé la matraque en peau d'anguille le rappelait au souvenir de la nuit passée.

Paulo, lui, était debout depuis longtemps déjà et, sans plus tarder, exposa le programme de la journée tel qu'il l'avait établi.

— Restez couché, m'sieur Jouvet, dit-il. J'ai été chercher tout ce qu'il faut pour manger ici, et quand nous aurons fini, j'irai faire un petit tour à Aldgate.

Aldgate, c'est, à Londres, le quartier des fripiers en plein vent qui exposent des nippes déplorables accrochées sur des piquets.

En attendant, Paulo approcha du lit, dans lequel était couché l'inspecteur Jouvet, une petite table sur laquelle il étala un repas froid des plus appétissants, accompagné de bouteilles d'ale et de porter.

Ce repas terminé, il rangea en un tournemain la chambre, fit disparaître verres et assiettes, prit son chapeau et sortit.

Une heure plus tard, Paulo était de retour, tenant à la main un volumineux paquet enveloppé de papier gris qu'il jeta sur le plancher. D'un coup de canif, il coupa les ficelles et fit admirer ses acquisitions à l'inspecteur Jouvet.

Il lui avait choisi une veste et un pantalon en bleu de chauffe tachés de graisse et d'huile, ainsi qu'une casquette de marin, qui en feraient un soutier en quête d'embarquement fort présentable.

Personnellement, Paulo s'était réservé un pantalon de cheval et un veston d'écurie, accompagnés d'une casquette à carreaux que plusieurs générations de lads avaient dû se repasser avant qu'ils ne vinssent échouer sur le marché aux puces de Londres.

Attifés de la sorte, Paulo et l'inspecteur Jouvet pourraient affronter sans crainte d'être reconnus, les regards méfiants du patron de la Taverne du Vieux Matelot ou de son remplaçant, au cas où l'état de sa mâchoire ne lui aurait pas permis de reprendre sa place derrière son comptoir.

— Parfait, dit simplement l'inspecteur Jouvet.

L'expédition qu'il comptait entreprendre le soir même en compagnie de Paulo, serait de toute façon la dernière. Elle devait emporter le succès ou échouer, et l'échec devait emporter de telles conséquences que le policier préféra ne pas l'envisager. Il pousserait à fond le plan combiné avec son compagnon et se jurait bien que, dans la nuit, il aurait pénétré dans le repaire de la bande des « Holigans » et déchiré le voile de mystère qui enveloppait jusque-là le vol du pendentif de diamants adressé par MM. Smith Brothers à la duchesse de Clairville.

Modifiant leur tactique de la veille, l'inspecteur Jouvet et Paulo arrivèrent ensemble, bras dessous, bras dessus, à la Taverne du Vieux Matelot. La clientèle rassemblée dans ce bouge offrait toujours la même diversité, mais sans cesser de bavarder avec

son vieil ami, Paulo constata que le patron s'était fait remplacer par une sorte de colosse à la mâchoire de dogue.

— Je préfère ça, pensa-t-il à part soi, car il n'était pas de ceux que de larges épaules et de gros bras impressionnent.

Et, de plus, il éprouvait une secrète satisfaction à la pensée que son coup de crosse de revolver avait sérieusement porté.

Les deux hommes commandèrent chacun une chope puis, allumant l'un une pipe, l'autre une cigarette, ils poursuivirent avec animation leur conversation dans laquelle il était question de boîtes d'allumettes passées en contrebande et d'un cheval qui devait rapporter le lendemain à ceux qui l'auraient joué de quoi boire à leur soif pendant une semaine.

Mais, tout en discutant de la sorte, l'inspecteur Jouvet et Paulo ne perdaient pas de vue la fameuse porte.

Plus d'une heure passa sans qu'aucun des consommateurs présents dans le bar s'en fût seulement approché.

Les deux hommes échangèrent un regard significatif.

Assurément, la bande des « Holigans » devait se tenir sur le qui-vive après l'incident de la veille, et peut-être même s'abstiendrait-elle de paraître dans la Taverne du Vieux Matelot pendant plusieurs jours. S'il en était ainsi, c'était l'écroulement complet des projets de l'inspecteur Jouvet.

Tout à coup, celui-ci ne put réprimer un tressaillement intérieur.

Un homme enveloppé dans une sorte de houppelande, coiffé d'un bonnet de fourrure, venait de s'accouder au comptoir puis, après avoir avalé d'un trait sa chope de bière, se dirigeait vers la fameuse porte et disparaissait. En moins de dix minutes, six personnages d'accoutrements divers et misérables, répétèrent le même manège qui passait inaperçu des autres consommateurs. Il est vrai de dire que pour

le surprendre, il eût fallu se tenir aux aguets, comme l'étaient l'inspecteur Jouvet et Paulo.

L'instant critique, l'instant de la fermeture de la taverne approchait, et les deux hommes se demandaient comment ils allaient faire cette fois pour rester une fois de plus les derniers que le barman pousserait à la rue, lorsque le hasard les favorisa.

La sortie fut assez houleuse, du fait de deux ivrognes qui ne voulaient absolument pas partir, et que le patron jeta à la rue assez durement, mais sans toutefois user de moyens exceptionnellement brutaux.

Le remplaçant du patron, certainement fidèle à une consigne rigoureuse, avait renvoyé ses garçons avant le coup de balai définitif des fins de soirée.

L'inspecteur Jouvet et Paulo voyaient les circonstances tourner en leur faveur, mais ils devaient de leur côté et pour les exploiter au maximum, faire preuve d'une audace dont ils n'étaient heureusement pas dépourvus.

Se laissant glisser à terre et rampant sur le plancher gluant, ils atteignirent l'extrémité du comptoir et purent se faufiler dessous sans avoir été aperçus.

Le barman, lorsqu'il eut refoulé tout son monde dehors, mit les volets et rentra dans la salle après avoir donné un tour de clef à la serrure de la porte.

— Bien, ce n'est donc pas par ici que ressortiront les gaillards qui ont passé par la porte tout à l'heure, pensa aussitôt l'inspecteur Jouvet.

Présentement, la situation était la suivante. Les deux hommes, dissimulés sous le comptoir, Paulo accroupi sur les jarrets devant le policier, avaient le revolver en main, mais ils étaient bien décidés à ne s'en servir qu'à toute extrémité. Opérer vite, durement, mais en silence, telle devait être leur ligne de conduite.

Le barman éteignit les lumières, ne laissant allumée que l'ampoule qui se trouvait au-dessus du comptoir. Maintenant, il ne lui restait plus qu'à enlever du tiroir la recette de la soirée avant de se retirer.

Au moment où il allait pénétrer dans le passage de service derrière le comptoir, Paulo qui l'attendait se dressa tout soudain, le saisit par le col de sa veste, le tirant brutalement vers lui.

L'homme partit en avant et vint butter à plein visage sur le crâne de Paulo. Il y eut un bruit mou, et il s'affaissa assommé.

— A nous la gagne, cette fois! dit le gentleman du Barbès qui s'empressa de ficeler et de bâillonner le barman avec des torchons qu'il prit sous le comptoir.

L'inspecteur Jouvet et Paulo avaient la voie libre.

Tous deux coururent vers la porte qui, depuis deux soirs retenait leur attention. A leur grande surprise, elle s'ouvrit sur une simple poussée, et cette surprise se doubla immédiatement d'une autre.

Cette porte ne donnait pas, comme ils l'avaient pensé, dans un couloir ou dans un escalier, mais dans une cour.

Et dans cette cour fermée par un mur élevé, se dressait la façade lépreuse d'une maison en face d'une sorte de remise.

L'inspecteur Jouvet et Paulo étaient munis chacun d'une lampe électrique, mais il eût été imprudent d'en faire usage.

Lentement, ils se glissèrent devant la façade de la maison, cherchant à percevoir un bruit, un filet de lumière qui pût les guider. Mais autour d'eux, tout était ombre et silence.

Les deux hommes pénétrèrent alors dans la remise dans l'intention de l'explorer. Ils se tenaient sur leurs gardes, la main droite qui tenait le revolver légèrement tendue en avant, prête à faire feu.

Dans la remise, dont le sol était couvert de débris de paille, il y avait seulement quelques caisses vides.

— Rien à faire par ici, dit à voix basse l'inspecteur Jouvet, très désappointé de la tournure que prenaient les événements.

Mais comme il allait se diriger vers la porte, le sol manqua sous ses pas. Une mince couche de

paille, supportée par quelques bâtons entrecroisés, dissimulait l'ouverture d'un trou béant dans lequel l'inspecteur Jouvet tomba avec la vitesse d'une pierre, sans pouvoir se ressaisir.

Et à son cri de détresse, un autre répondit, poussé par Paulo qui venait de tomber sur les genoux, assommé par la chute d'un madrier tombé du haut de la charpente sur sa tête.

VIII

LE DUC DE CLAIRVILLE REPARAIT

L'inspecteur Jouvet fut soudain brutalement arrêté dans sa chute par une sorte d'étai, sur lequel il se hâta de se cramponner, malgré la douleur qu'il ressentait au niveau des premières côtes.

Et dans le silence, il entendit un bruit de voix qui s'éteignit brusquement.

Lentement, car il doutait de la solidité de l'étai, il exécuta un rétablissement qui lui permit de se tenir à califourchon dessus. Il put alors respirer plus librement, ce qui était déjà quelque chose, puis tâter sa poitrine et s'assurer que malgré la dureté de sa chute, il n'avait point de côtes brisées.

L'inspecteur Jouvet attendit encore un long moment avant d'examiner la situation.

Il avait, dans la poche de son bleu, une de ces petites lampes électriques pistolets qui s'allument indéfiniment, non par le fonctionnement d'une pile, mais d'une petite magnéto actionnée par la pression du doigt sur la gâchette. Et, tout naturellement, ce fut en dessous de lui qu'il projeta le rayon de lumière.

A cinq ou six mètres, l'inspecteur Jouvet aperçut l'eau glauque du puits, mais cela n'était rien en comparaison de ce qu'il découvrit en remontant d'un coup de poignet l'extrémité de sa lampe.

L'étai sur lequel il se trouvait, pourri par l'humidité, ne tenait plus qu'à peine dans l'alvéole de pierre où s'encastrait l'une de ses extrémités.

Et pour ne pas choir dans le fond du puits, le policier se trouvait condamné à l'immobilité la plus absolue...

Au-dessus de sa tête, à plus de quatre mètres, il apercevait l'orifice du puits. Toute tentative pour y atteindre en s'arc-boutant contre les parois était inutile, en raison même de l'écartement de ces parois.

Il ne lui restait pas d'autre prespective que d'aller choir au fond de l'eau, et pour peu que la profondeur de la nappe fût supérieure à la hauteur de son corps, c'était la noyade assurée. C'est un fait d'expérience qu'un homme, si bon nageur soit-il, ne peut se maintenir très longtemps dans une eau lourde et glacée comme devait l'être celle-ci.

L'inspecteur Jouvet ne l'ignorait pas, mais, avec cette énergie extraordinaire qui était la marque même de son tempérament, il ne désespéra point.

Peut-être Paulo arriverait-il à pouvoir le secourir, bien que le cri qu'il lui avait entendu pousser au moment de sa chute, fût de nature à limiter considérablement un tel espoir.

Et de temps à autre, le bruit d'une pierre qui tombait dans l'eau noirâtre, détachée sous la pression que le poids de son corps exerçait sur l'extrémité de l'étai, venait ranimer ses angoisses.

Insensiblement, l'inspecteur Jouvet se sentait glisser vers la chute définitive.

Une oppresssion inexplicable pesait sur sa poitrine, en même temps qu'il sentait l'engourdissement envahir son cerveau. C'était là évidemment des effets de la raréfaction de l'air respirable et des miasmes qui se dégageaient de l'eau croupie.

Et il se pouvait fort bien que la chute inéluctable

de l'inspecteur Jouvet au fond du puit fût hâtée, non point par la brisure de l'étai, mais par l'annihilation de sa force de résistance au milieu d'une telle atmosphère. Il faut en effet développer une force assez considérable, une véritable crispation des muscles, pour se maintenir immobile dans une position semblable à celle qu'occupait le policier à cheval sur un madrier. En aurait-il encore longtemps l'énergie suffisante?

Tout à coup, il eut un sursaut qui faillit précipiter le dénouement de cette tragique situation, et il se demanda s'il n'était point victime d'une hallucination de l'ouïe.

A l'orifice du puits, une voix appelait :

— Monsieur Jouvet! Monsieur Jouvet!

Et cette voix n'était pas celle de Paulo, mais une voix inconnue de l'inspecteur Jouvet. Il est vrai de dire que le policier se trouvait dans des conditions fort défavorables pour l'identifier, attendu tout d'abord que le possesseur de cette voix semblait soucieux de n'être entendu que de lui seul.

Immédiatement, le policier crut à un traquenard, et il faut reconnaître qu'il avait de bonnes raisons pour penser de la sorte. Il courait toutes les chances, si l'on peut dire, que celui qui l'appelait fût un membre de la bande des « Holigans » chargé de s'assurer qu'il avait bien fait une définitive culbute, et dans le cas contraire, de l'exécuter définitivement.

Et pourtant, si c'était la chance inattendue, imprévisible qui se présentait à lui! Répondre, c'était jouer sa vie sur un coup de dé. L'inspecteur Jouvet n'hésita pas et, perdu pour perdu, joua le coup de dés.

Malgré l'effroyable humidité qui le glaçait jusqu'aux os, il sentit des gouttes de sueur ruisseler sur son front.

— Qui êtes-vous? interrogea-t-il d'une voix dont il s'efforçait en vain de dissimuler l'angoisse.

— Un ami, répondit la voix, en même temps que le rond lumineux d'une lampe électrique crevait l'obscurité à l'orifice du puits.

Eclairé à contre-jour, car le rayon lumineux était dirigé sur lui, l'inspecteur Jouvet aperçut seulement une forme humaine qui se pencha et se retira presque aussitôt.

Pendant quelques secondes qui lui parurent des heures, il descendit alors au tréfonds de l'angoisse. « Un ami » avait répondu la voix, or l'inspecteur Jouvet ne se connaissait pas d'amis en dehors de l'inspecteur Parker. Si c'eût été lui ou un de ses hommes, il n'aurait pas adopté ce ton mystérieux. La réponse serait arrivée plus prompte et surtout plus précise, plus énergique.

Il n'eut pas le temps de s'engager dans le domaine peu rassurant des hypothèses, car la forme humaine se penchait à nouveau sur l'orifice du puits, et lui criait mystérieuse toujours :

— Attention!

Quelque chose fouetta les parois humides du puits et vint frôler le corps de l'inspecteur Jouvet qui s'en empara au passage.

C'était une corde qu'il saisit nerveusement entre ses mains. Une traction le rassura sur la solidité de l'attache, et alors lâchant l'étai qui le supportait au-dessus du vide, il se mit à grimper lentement.

Le policier avait à peine fait deux brassées en s'aidant de ses pieds appuyés contre le mur, que l'étai tombait au fond du puits avec un bruit lugubre qui réveilla instantanément ses appréhensions.

Si c'était un membre de la bande des « Holigans » qui se trouvait à l'autre extrémité de la corde! Au moment où il arriverait presque au but, un coup de couteau trancherait le filin, et ce serait la chute verticale et définitive!

Et pourtant, la corde tenait bon sous son effort.

L'inspecteur Jouvet continua de grimper et lorsqu'il fut arrivé à l'orifice du puits, une sorte de fatigue nerveuse instantanée faillit le terrasser. Mais à ce moment, une main vigoureuse le saisit aux aisselles et l'aida à se hisser sur la terre ferme.

Sauvé!

L'inspecteur Jouvet crut qu'il allait défaillir, mais

un effort de volonté incroyable lui permit de garder le contrôle de lui-même.

Il devinait plutôt qu'il ne voyait l'homme, son sauveur debout devant lui dans l'ombre. C'était un vagabond, un rôdeur des quais, sale et déguenillé.

— Comment se peut-il que ce gaillard me connaisse, et surtout qu'il se soit intéressé à moi au point de me sauver la vie? se demanda l'inspecteur Jouvet, au comble de la stupéfaction.

— Je ne sais pas qui tu es, mon garçon, dit alors l'inspecteur à l'inconnu, mais je te dois un beau cierge. Sois remercié, et si jamais l'inspecteur Jouvet peut faire quelque chose pour toi...

— Ne vous mettez pas en peine pour cela, monsieur Jouvet, je suis le duc de Clairville.

— Le duc... de Clairville... balbutia le policier qui n'en pouvait croire ses oreilles.

— Oui, monsieur Jouvet, le duc de Clairville qui a quitté Paris... à l'anglaise pour venir à Londres faire sa petite police lui-même et qui ne pense pas avoir trop mal réussi, car si vous voulez bien le suivre chez lui, il va vous dire le nom du voleur du pendentif de diamants.

IX

LES DÉCOUVERTES D'UN POLICIER IMPROVISÉ

Abasourdi, l'inspecteur Jouvet suivit sans mot dire le duc de Clairville « chez lui ».

Il n'eut pas besoin d'aller loin pour cela, car le duc habitait un des taudis situé dans la maison lépreuse qui se trouvait dans la cour, en face de la remise où le policier avait bien failli vivre ses dernières minutes.

Ce taudis était meublé d'un grabat, d'une table boiteuse et d'une chaise de fer, ce qui pour les habitants de ce quartier était considéré comme un véritable luxe.

Les deux hommes s'assirent sur le grabat et s'abstinrent d'allumer la bougie qui pleurait enfoncée dans un goulot de bouteille.

— Tout d'abord, monsieur Jouvet, dit le duc de Clairville, laissez-moi vous rassurer sur le sort de votre collègue. Je ne pense pas qu'il soit en danger pour l'instant. Je l'ai vu passer soutenu par deux hommes, et je pense que, d'ici un court moment, nous allons pouvoir faire le nécessaire pour le délivrer.

L'inspecteur Jouvet ne dissuada point le duc de Clairville d'avoir pris Paulo pour un de ses collègues. L'heure n'était pas à des futilités de ce genre.

— Je vous ai promis, monsieur Jouvet, dit alors le duc, de vous donner le nom du voleur du pendentif, le voici : il s'appelle Jipper et n'est autre que le fondé de pouvoir de MM. Smith Brothers.

— Jipper! s'exclama le policier. Vous êtes sûr de cela, monsieur de Clairville?

— Absolument certain, monsieur Jouvet, tellement certain même que je puis vous donner une précision indéniable. M. Jipper est tout près de nous en ce moment, car il préside l'assemblée des « Holigans » dont il est le chef. C'est grâce à lui que deux fois de suite, la nuit dernière et celle-ci, vous avez failli ne jamais revoir la France.

— Comment êtes-vous parvenu à de telles précisions? interrogea l'inspecteur Jouvet, qui se demandait vraiment s'il ne rêvait pas tout éveillé.

— Très simplement, répondit le duc de Clairville. Lorsque je vis que les soupçons se fixaient sur moi, que le juge m'ordonnait de me tenir à la disposition de la justice, je résolus alors de quitter Paris et de venir à Londres, faire comme je vous l'ai dit, ma police moi-même, car j'avais des soupçons d'un ordre général qui ne tardèrent pas à se préciser. Pour moi, le voleur du pendentif ne pouvait être qu'un des

membres de la maison Smith Brothers. Naturellement, ces messieurs étant insoupçonnables, il fallait en arriver et en procédant par élimination à leur fondé de pouvoir, M. Jipper.

« Comment je suis venu à Londres? Très simplement, par l'avion du Bourget, sans me cacher le moins du monde.

— Ce qui est souvent la meilleure manière de procéder, approuva au passage l'inspecteur Jouvet.

— Bien résolu à surveiller M. Jipper, je pris le déguisement qui me permettait le mieux de mettre ce projet à exécution et me camouflai en crieur de journaux. Deux jours durant, je ne quittai pas le fondé de pouvoir plus que son ombre, le prenant à sa sortie du magasin, l'attendant à la sortie du théâtre, à la porte de son club.

« Et ce fut ainsi qu'un soir j'eus la satisfaction de le voir vers minuit. prendre la direction des quartiers de l'Est, entrer dans une de ces maisons de briques dont la vue seule suffit à vous donner le spleen, et en ressortir peu de temps après, costumé, grimé en « Holigan » de la meilleure venue.

— Et moi qui me demandais comment ces malfaiteurs avaient pu soupçonner puis acquérir la certitude de ma présence à Londres! Après ma visite à MM. Smith Brothers, ils en avaient été informés de première main, puisque Jipper était leur chef.

— Evidemment, approuva le duc de Clairville. à cette remarque de l'inspecteur Jouvet.

— Et tout naturellement, ce Jipper vous amena à la Taverne du Vieux Matelot?

— Dont je devins un assidu, moi aussi. Le hasard me favorisa, voilà de cela deux jours. Le locataire de ce taudis partit, et je m'empressai de le remplacer. Je vous avais parfaitement reconnu vous aussi monsieur Jouvet, car je vendais les journaux de courses à peu de distance du magasin de MM. Smith Brothers, lorsque vous êtes venu leur faire visite. Je vous ai suivi comme j'avais suivi Jipper pour m'assurer de vos intentions, car je pensais que vous

aviez ma piste et que vous n'étiez à Londres que dans le but de m'arrêter.

— Vous avez pu vous rendre compte qu'il n'en était rien.

— Et je fus même très surpris de constater que vous étiez aussi sur la piste de la bande des « Holigans ».

— Oui, mais sans soupçonner le moins du monde le fondé de pouvoir Jipper, avoua franchement le policier.

— Evidemment, monsieur Jouvet, vous ne pouviez avoir les mêmes raisons que moi d'en arriver là.

— Mais, maintenant, permettez-moi de vous poser une question, monsieur de Clairville.

— Très volontiers.

— Comment avez-vous pu vous douter de ma terrible situation, et intervenir à temps pour me sauver? Car je vous dois la vie, monsieur de Clairville.

— Ne parlons pas de cela, monsieur Jouvet et revenons à notre sujet. J'étais chez moi, dans cette chambre, quad j'ai vu passer plusieurs hommes dans la cour, qui furent se dissimuler dans la remise. Et, peu d'instants après, ce fut votre tour. Pardonnez-moi, mais il m'était impossible de vous avertir du danger. J'avais tout lieu de penser que vous pourriez y faire face par vos propres moyens.

— Et vous avez parfaitement bien fait d'agir de la sorte, approuva sans hésiter l'inspecteur Jouvet.

— J'ai entendu votre cri de détresse, poursuivit le duc de Clairville, mais, à ce moment encore, il m'était impossible de rien faire pour vous. Ce ne fut qu'après avoir vu trois des « Holigans » emmenant avec eux votre collègue, que je me suis hasardé dans la remise où je pensais vous trouver étendu sur le sol, assommé. Heureusement qu'aux rayons de ma lampe électrique, j'aperçus l'orifice du puits dans lequel vous étiez tombé. Je vous avouerai que ce fut sans grand espoir que je me hasardai à vous appeler. Lorsque vous m'avez répondu, je me suis hâté d'aller chercher la corde avec laquelle le patron de la Taverne du Vieux Matelot descend ses fûts de bière

dans sa cave et je vous l'ai jetée. Nous en sommes là présentement.

— Maintenant, monsieur de Clairville, il faut que nous venions en aide à mon camarade, s'il en est encore temps.

— Je ne pense pas qu'il soit en péril, et ce qui me conduit à penser de la sorte, c'est que certainement les « Holigans » vont le questionner, tenter de le faire parler. Vous pensez bien qu'ils ne sont pas, et Jipper tout le premier, sans être inquiets de la surveillance que vous avez exercée sur eux.

— Le contraire serait surprenant.

— Cette inquiétude ne sera pas de longue durée, repartit le duc de Clairville, car j'ai tout lieu de penser qu'avant le lever du jour, messieurs les « Holigans » sortiront de leur cave menottes aux mains, le fondé de pouvoir Jipper en tête.

— Comment cela? s'exclama l'inspecteur Jouvet, surpris d'une telle affirmation.

— Monsieur Jouvet, déclara alors le duc de Clairville, j'ai pris, au début de la soirée, une décision que je pense n'avoir pas à regretter. Connaissant le coupable du vol du pendentif de diamants, certain de pouvoir en faire la preuve et de me disculper ainsi d'un soupçon infamant, ma tâche était terminée. A moi seul, je ne pouvais venir à bout de la bande des « Holigans ». J'ai donc averti la police de ma présence à Londres, des certitudes que je venais d'acquérir, par un pneumatique adressé à Scotland-Yard. Il se pourrait donc que, d'une minute à l'autre, des escouades d'agents cernent et envahissent la Taverne du Vieux Matelot.

— Où ils trouveront le remplaçant du patron sous son comptoir, en piteux état, je vous en préviens d'avance.

— Je m'en doute, répliqua le duc de Clairville, car si vous ne l'aviez pas mis hors de combat, vous ne seriez jamais entré dans la cour par la porte de communication de la taverne.

— J'en sais quelque chose, dit l'inspecteur Jouvet en portant machinalement la main sur le haut de

son crâne, là où l'avait atteint le coup de matraque en peau d'anguille.

— Et puis, voyez-vous, monsieur Jouvet, poursuivit le duc de Clairville qui ne voulait laisser planer aucune équivoque sur ses actes, car il entendait revenir la tête haute à Paris, il ne faut pas oublier que la justice anglaise a été aussi saisie de l'affaire. MM. Smith Brothers ont déposé une plainte entre les mains du coroner.

« Seulement, la justice anglaise s'est, volontairement ou non, hypnotisée sur cette donnée fausse que le pendentif adressé à ma femme avait quitté l'Angleterre, et que le vol, la substitution du bijou s'était accomplie en France. Ces messieurs de Scottland-Yard vont avoir à déchanter, dit le duc d'un ton où perçait une bien compréhensible amertume.

— Soyez persuadé qu'ils reconnaîtront leur erreur avec la plus entière bonne foi, et je suis persuadé que si mon ami Parker a eu connaissance en temps voulu de votre pneumatique, il fera tout le possible et même l'impossible pour que, demain, on ne puisse plus parler de la bande des « Holigans » que comme d'un mauvais souvenir.

— Je l'espère, monsieur Jouvet, répondit le duc de Clairville. Mais, pour l'instant, que décidez-vous?

L'inspecteur Jouvet réfléchit un bref instant.

— Monsieur de Clairville, dit-il, étant donné ce que vous venez de m'apprendre, nous allons attendre encore une demi-heure. Ma conscience me reprocherait de rester plus longtemps dans l'incertitude du sort de mon camarade. Si les gens de Scottland-Yard n'intervenaient pas cette nuit même, pourrais-je compter sur vous? Vous me permettrez de vous poser cette question en attirant votre attention sur tous les risques que peut comporter une réponse affirmative de votre part

— Monsieur Jouvet, répondit le duc de Clairville, prenez votre décision comme vous l'entendrez et comptez sur moi. Où vous irez, j'irai.

— Vous êtes armé, je pense?

Le duc de Clairville souleva sa paillasse et tira de dessous un pistolet automatique de petit calibre.

— Fort bien, dit alors l'inspecteur Jouvet. Maintenant une dernière question. Vous connaissez évidemment le chemin qui mène dans la cave où la bande des « Holigans » tient ses assises?

— On prend le couloir qui se trouve exactement derrière cette chambre, et l'on descend un escalier de pierres d'une vingtaine de marches. Je pourrais vous conduire les yeux fermés.

— Attendons, répondit laconiquement l'inspecteur Jouvet.

X

ET VOILA LE PENDENTIF

L'inspecteur Jouvet n'était pas de ces hommes qui s'étonnent facilement. Cependant, l'extraordinaire « performance » que venait d'accomplir le duc de Clairville le remplissait d'étonnement et même d'admiration. Cet homme, pour arriver à une vérité d'où dépendait son honneur, n'avait pas hésité à franchir le détroit au risque d'une arrestation qui aurait définitivement ruiné tous ses espoirs, en le faisant apparaître comme un coupable fuyant le châtiment.

Mieux encore!

Une fois débarqué en Angleterre, il s'était contraint à vivre la vie des vagabonds de l'East End, et il avait pu passer inaperçu au milieu d'eux, grâce à sa parfaite connaissance de la langue anglaise.

Habitué de la Taverne du Vieux Matelot, logeant dans la cour même de cet établissement où ne fréquentaient que des gueux, il avait su demeurer non seulement insoupçonnable, mais encore insoupçonné.

Et l'inspecteur Jouvet en arrivait à se demander s'il devait montrer plus de reconnaissance au duc de Clairville. pour lui avoir sauvé la vie dans les étranges et dramatiques conditions que l'on sait, que pour lui avoir révélé immédiatement et sans réticences les résultats de son enquête menée dans les bas-fonds de Londres.

Il ne doutait plus maintenant que ce Jipper commandait à une des plus dangereuses bandes de Londres, spécialisée dans le vol et le recel des bijoux de prix.

Le policier savait personnellement à quoi s'en tenir sur son activité, et mieux encore sur les moyens expéditifs qu'elle employait pour se débarrasser des gens capables de la gêner.

Le jour, M. Jipper, gentleman des plus corrects, représentait la fameuse maison Smith Brothers, fournisseur de la Cour de Saint-James. Le soir, camouflé en habitant du sinistre quartier des Docks, il présidait dans une des caves qui s'étendaient sous la Taverne du Vieux Matelot, aux réunions de la bande des « Holigans » dont il était le chef.

En qualité de gentleman, il avait été informé de l'arrivée de l'inspecteur Jouvet à Londres, puisqu'il se trouvait à l'entretien que celui-ci avait eu avec MM. Smith Brothers. En qualité de chef de bande, il n'eut rien de plus pressé que d'agencer le traquenard dans lequel l'inspecteur Jouvet et Paulo étaient venus donner tête baissée.

Le policier ne s'était nullement trompé lorsqu'en rentrant du music-hall où il avait passé la soirée, il gardait cette impression, intuitive mais sûre, d'une surveillance occulte qui ne s'était pas relâchée un seul instant, depuis sa sortie jusqu'à sa rentrée à l'hôtel.

Il était maintenant trois heures du matin exactement, et l'inspecteur Jouvet considérait qu'il ne lui était plus possible d'atermoyer plus longtemps. Le pneumatique adressé par le duc de Clairville à Scottland-Yard ne semblait pas avoir beaucoup ému les gens de la Sûreté londonienne, car on n'aperce-

vait même pas, émergeant de la nappe de brouillard qui flottait sur le quartier des Docks, le casque d'un policeman.

Et, cependant, que le secours espéré arrivât ou non, l'inspecteur Jouvet était bien résolu à arracher à la bande des « Holigans » le malheureux Paulo qu'elle tenait entre ses mains.

De toute évidence, cette dramatique affaire touchait à sa fin. Et cette fos, si le policier essuyait un nouvel échec, celui-là serait définitif, certain; aussi ne se faisait-il nulle illusion sur la valeur vraiment tragique de ces deux mots.

Aussi bien, pour nous mettre dans l'atmosphère où allait avoir lieu un dénouement inévitable, allons-nous pénétrer dans la cave où la bande des « Holigans » tenait ses assises.

Cette cave, où l'on accédait en descendant un escalier de pierre d'une vingtaine de marches, servait autrefois au patron de la Taverne du Vieux Matelot à emmagasiner ses fûts de bière.

Il en avait donné d'autant plus volontiers la jouissance à la bande des « Holigans » qu'il en faisait lui-même partie.

Cette cave aux murs nus était éclairée par deux ampoules électriques pendues à la voûte, et, dans un des angles de cette voûte, se trouvait une sonnette électrique. Elle servait au patron qui ne bougeait jamais de l'intérieur de la taverne au moment des réunions, à donner l'alarme si jamais la police venait frapper aux volets clos.

Les affidés, au nombre d'une dizaine tout au plus, s'asseyaient sur des bancs, et dans le plus pur argot des bas-fonds de Londres, le *slang*, discutaient de leurs affaires. Et le plus curieux était que les gens qui parlaient cet argot, qui offraient l'aspect de misérreux. occupaient presque tous dans la société une situation importante, tel M. Jipper, le fondé de pouvoirs de MM. Smith Brothers, par exemple.

Lorsqu'ils ne se dissimulaient pas sous les crasseux accoutrements qui leur permettaient de se confondre avec la populace du quartier des Docks, on

les rencontrait dans les meilleurs restaurants de Londres, au théâtre, dans les clubs. Et nul, jusque-là, et pas même la police, n'avait pu soupçonner la vie double que menaient ces honorables gentlemen.

Il avait fallu la volonté tenace d'une de leurs victimes, le duc de Clairville, pour arriver à percer leur dangereux incognito.

Nous verrons plus tard par suite de quelles circonstances Jipper en était arrivé à pareille déchéance. Pour l'instant, contentons-nous de le voir expliquer à ses complices pourquoi il n'avait encore pu tenter de faire passer à l'étranger pour y être vendu le pendentif destiné à la duchesse de Clairville.

Une règle absolue s'imposait à tous ceux qui faisaient partie de la bande des « Holigans ». Quelle que pût être l'importance d'une affaire réussie par l'un d'eux, elle devait être liquidée de telle manière que les parts fussent également réparties.

Jipper n'avait pas tenté de s'affranchir d'une telle obligation, car les règlements de l'association ne prévoyaient qu'une seule peine pour ceux qui tentaient de passer outre : la mort.

Et la Tamise, peut-être plus encore que la Seine à Paris, charrie dans ses eaux bourbeuses des cadavres qui ne remonteront jamais à la surface.

L'œil le plus exercé n'aurait certes pu reconnaître dans cet homme vêtu d'une vieille redingote, coiffé d'un chapeau melon cabossé, l'élégant M. Jipper. Tout en parlant, il mâchonnait entre ses dents un cigare noir qu'il essayait en vain de rallumer de temps à autre.

— Mes chers amis, disait-il alors, je n'ai rien voulu tenter jusqu'ici pour faire passer, à Amsterdam, le pendentf de diamants que je vous ai montré voilà trois jours. Raison de prudence, affirma-t-il.

Une fois de plus, Jipper tenta de rallumer son cigare, mais, ne pouvant y parvenir, il l'écrasa sous le talon éculé de sa chaussure.

— La police anglaise reste convaincue que c'est le duc de Clairville qui a opéré chez lui, après récep-

tion de l'envoi de MM. Smith Brothers, la substitution d'une poignée de verroterie au pendentif. Il n'en est pas de même de la police française qui a délégué chez nous un de ses meilleurs agents, l'inspecteur Jouvet. Je me hâte de vous dire qu'il a fait cette nuit sa dernière enquête, car il est maintenant au fond du puits de la remise. Nous verrons tout à l'heure ce que nous ferons de son camarade.

Et, tout en parlant, Jipper montra de la main une forme humaine gisant dans un coin, les pieds et les mains attachés, et qui n'était autre que l'infortuné Paulo, Paulo, qui connaissait parfaitement le *slang* et ne perdait pas un mot des paroles qui s'échangeaient autour de lui. La chute de la poutre lui avait fortement contusionné l'épaule droite, et s'il souffrait, il gardait par contre la plus entière lucidité d'esprit.

— Dans le puits, lui aussi! crièrent quelques voix.

D'un geste de la main, Jipper imposa silence à l'assemblée puis tira de sa poche de redingote un écrin qu'il posa sur ses genoux et ouvrit.

Dans le demi-éclairage du caveau, les diamants composant le pendentif rutilèrent de mille feux. Jipper les considéra un instant avec le respect, l'attention de l'homme qui aime cette chose merveilleuse que sont les pierres précieuses.

Et, dans l'étrange assemblée qui fixait les yeux sur lui, des regards aussi émus que les siens se portaient sur le magnifique écrin.

Jipper appela alors un des assistants du nom de Copper.

C'était un des hommes de confiance de la bande des « Holigans ». Sa mission habituelle consistait à partir avec les joyaux volés par ses acolytes pour l'étranger et à les vendre au plus haut prix possible.

Il fallait à cet homme une connaissance parfaite du métier de diamantaire, tout d'abord, et ensuite une pratique constante de plusieurs langues étrangères.

Ce Copper, comme tous les hommes qui se trouvaient dans cette cave, était misérablement vêtu et

fumait une courte pipe de bruyère dont le tuyau avait été raccommodé avec de la ficelle.

Jipper lui remit le précieux écrin, puis, à haute voix, lui donna les consignes d'ordre général qu'il devrait observer pendant son voyage.

— Avant que soit constatée la disparition du policier Jouvet, dit-il alors, il se passera plusieurs jours qu'il nous faut mettre à profit. Il faut que demain tu prennes le paquebot pour la Hollande. Aussitôt ton arrivée à Amsterdam, tu me tiendras au courant des tractations que tu auras engagées en te servant de ton code.

Les « Holigans », pour correspondre entre eux dans leurs déplacements, se servaient d'un code minutieusement étudié.

Copper acquiesça d'un signe de tête, tandis qu'il plaçait l'écrin contenant le pendentif dans une des poches du pardessus rapiécé qui couvrait ses épaules. Après quoi, il s'en fut se rasseoir, tirant à petites bouffées sur sa pipe de bruyère.

Jipper fit alors une pause, puis, désignant de la main le coin où Paulo était étendu, commanda :

— Amenez-moi cet homme!

XI

UNE AMUSANTE ERREUR

Deux « Holigans » aidèrent plutôt rudement l'infortuné Paulo à se mettre sur ses jambes, le poussèrent devant le chef Jipper.

— Dis-moi comment tu t'appelles et ce que tu venais faire parmi nous? interrogea celui-ci d'une voix dure, en employant cette fois, non plus le *slang*, mais l'anglais correct.

Son étonnement ne fut pas mince d'entendre Paulo lui répondre en se servant du *slang :*

— Je m'appelle Paulo, et je ne pense pas que mon nom puisse t'apprendre grand'chose. Quant à ce que je suis venu faire ici, eh bien, mettons que je suis venu me promener. Te voilà satisfait, je pense?

Et, avec un véritable courage, car il n'ignorait pas que des gens tels que les « Holigans » ne pardonnaient point à ceux qui tentaient de surprendre leurs secrets, Paulo regarda Jipper avec un sourire narquois.

Jipper lui repartit sur le même ton, souriant lui aussi et en se servant du slang cette fois :

— Il importe peu, mon ami, que nous connaissions ton vrai nom. L'essentiel pour nous est de savoir que tu fais partie de cette damnée police. Et puis te dire aussi que, tout comme ton camarade, tu auras fait cette nuit ta dernière enquête. Il nous est donc indifférent de connaître ton nom. Ton administration, là-bas, en France, passera une barre sur ton nom à l'endroit du registre où il figure.

Paulo haussa les épaules.

— N'auront pas cette peine-là! N'ai jamais fait partie de la police, moi!

Jipper le regarda un moment d'un air surpris, puis fit le geste qui réglait définitivement le sort de Paulo. La nuit allait se terminer, et il fallait qu'au lever du jour, chacun des « Holigans » se fût débarrassé de la tenue de misère sous laquelle se dissimulait sa personnalité et eût rejoint son domicile.

Se débarrasser de Paulo n'était point compliqué. Sous la conduite de deux hommes, il remonterait l'escalier de pierre, traverserait la cour et entrerait sous la remise fatale.

L'ouverture du puits s'ouvrait béante, attendant une victime de plus.

Jipper avait toutes les raisons possibles de se croire, ainsi que ses acolytes, dans la plus parfaite sécurité.

Il avait donné ordre au remplaçant du patron de

la Taverne du Vieux Matelot, de laisser passer dans la cour, par la porte qui donnait au fond de l'établissement, les individus qui se hasarderaient à vouloir le faire, car il ne doutait pas que l'inspecteur Jouvet et son camarade ne renouvelassent leur tentative manquée de la veille.

Cette tentative n'avait eu d'autre résultat que de mettre au lit, avec la mâchoire brisée par le coup de crosse de revolver de Paulo, le patron en titre de la maison.

Les sentences de mort prononcées par le chef des « Holigans » ne souffraient jamais ni discussion, ni retard, et c'était en raison de cette implacable insensibilité, que le secret de leur mystérieuse association avait pu se trouver sauvegardé depuis si longtemps.

Cependant, cette fois, Jipper ne pouvait se douter que l'heure du châtiment était enfin arrivée.

Les deux hommes qui avaient amené Paulo devant leur chef. lui enlevèrent les entraves qui immobilisaient ses jambes de manière qu'il pût monter l'escalier; le poussant à nouveau devant eux, ils ouvrirent la porte de la cave.

Mais à ce moment des cris éclatèrent et les policiers de Scotland-Yard, tant attendus par l'inspecteur Jouvet et le duc de Clairville, firent irruption dans le souterrain. Ils voyaient enfin leurs efforts et leur patience couronnés de succès, mais ce n'avait pas été sans un dernier et quelque peu comique avatar.

Assis en compagnie du duc de Clairville sur le misérable grabat que celui-ci occupait dans le taudis où nous l'avons vu pénétrer, l'inspecteur Jouvet avait résolu d'attendre l'arrivée bien improbable à cette heure déjà avancée de la nuit, des agents de Scotland-Yard.

Mais, en voyant l'heure se faire de plus en plus pressante, il décida d'agir, quels que pussent être les risques.

Tout d'abord, il demanda au duc de Clairville de lui préciser la topographie des lieux.

— C'est fort simple, lui répondit celui-ci. En sortant de cette chambre, nous longeons le mur jusqu'à la porte qui se trouve à l'endroit où ce mur forme un angle droit avec celui de la Taverne. Cette porte, jamais close, donne sur l'escalier qui conduit dans la cave où se réunit la bande des « Holigans ». Maintenant. ajouta-t-il, je doute fort que la porte de cette cave ne soit pas solidement verrouillée, et, pour l'enfoncer, il ne faut pas y compter.

— Alors, déclara fort tranquillement l'inspecteur Jouvet, nous attendrons la sortie de ces messieurs.

Et, non moins tranquillement, il mit le revolver à la main, imité aussitôt par le duc de Clairville.

Les deux hommes s'engagèrent dans la cour, rasant le mur, car le brouillard s'était encore épaissi comme toujours, vers la fin de la nuit.

Ils venaient d'atteindre la porte qui donnait sur l'escalier de pierre, lorsque l'un comme l'autre furent ceinturés par deux colosses, tandis que des menottes d'acier se refermaient sur leurs poignets.

— En voilà toujours deux! dirent d'une même voix les deux hommes.

Les policiers de Scottland-Yard, alertés par le pneumatique du duc de Clairville, étaient arrivés juste à temps, mais ils débutaient par une assez plaisante méprise dont l'inspecteur Jouvet et son partenaire se rendirent heureusement compte, car ils eurent la présence d'esprit de laisser aussitôt tomber leurs revolvers sur le sol.

Dans le même temps, la porte de la Taverne du Vieux Matelot qui donnait sur la cour s'ouvrit et une voix que l'inspecteur Jouvet reconnut immédiatement, ordonna aux policiers :

— Amenez-moi ces deux gaillards-là par ici.

Cette voix n'était autre que celle de l'inspecteur Parker qui commandait l'expédition.

— Mon cher Parker, s'empressa alors de dire l'inspecteur Jouvet, vos hommes viennent de faire maldonne; le malfaiteur qui est avec moi s'appelle le duc de Clairville.

— Tonnerre! gronda l'inspecteur Parker en se

rendant aussitôt compte de la méprise et en s'empressant de délivrer son ami et son compagnon.

— Ils sont là, en bas, dit alors l'inspecteur Jouvet qui s'empressa d'aller ramasser son revolver et celui du duc de Clairville.

Dans la salle de la Taverne du Vieux Matelot, une douzaine d'inspecteurs attendaient le signal de leur chef.

Ils avaient trouvé le remplaçant du patron sous son comptoir, à moitié étouffé, l'avaient délivré de son bâillon, et pour le réfonforter sans doute, s'étaient empressés de lui passer les menottes.

Tout naturellement, l'inspecteur Parker et l'inspecteur Jouvet ne s'attardèrent pas à discuter de l'erreur, fort compréhensible après tout, commise au début de l'opération, ils avaient mieux à faire l'un et l'autre.

Il s'en était fallu de peu que cette opération de police fût remise au lendemain, et il fut nécessaire que l'inspecteur Parker insistât particulièrement auprès de ses chefs pour obtenir le nombre d'hommes nécessaires pour pouvoir y procéder sans retard.

— Venez, mon cher, c'est moi qui vais vous conduire, dit l'inspecteur Jouvet à son collègue.

Suivi des agents et des inspecteurs, les deux hommes s'engagèrent sans bruit dans l'escalier de pierre et arrivèrent devant la porte de la cave, au travers de laquelle, par les planches disjointes, filtrait un rais de lumière.

Juste comme ils y parvenaient celle-ci s'ouvrit et, en pleine lumière, apparurent les deux hommes qui poussaient Paulo devant eux.

En apercevant les inspecteurs, ils eurent un brusque mouvemnt de recul et lâchèrent leur prisonnier qui alla rouler dans les jambes des policiers.

Au cri d'alarme de ses camarades, un des « Holigans » coupa les fils de l'électricité et la cave se trouva instantanément plongée dans l'obscurité.

Alors, quelques inspecteurs, éclairés par leurs torches électriques barrèrent l'étroit couloir de manière à empêcher toute fuite; d'autres pénétrèrent

dans la cave où la lutte s'engagea aussitôt dans les ténèbres.

Des coups de revolver éclatèrent qui, heureusement, ne firent aucune victime, ils furent accompagnés de hurlements sauvages. Les « Holigans » luttaient avec l'énergie du désespoir, mais bientôt force leur fut de se rendre.

Un à un, ils montèrent l'étroit escalier, traversèrent la salle de la Taverne du Vieux Matelot, puis prirent place dans des cars de police qui les emmenèrent sans plus tarder à Scotland-Yard.

— Venez donc, mon cher, il faut que je vous montre quelque chose, dit l'inspecteur Jouvet à son collègue, avant de quitter l'affreux quartier dans lequel il venait de vivre des heures si tragiques.

Tous deux entrèrent alors dans la remise où, à la lumière d'une torche électrique, ils aperçurent l'orifice du puits qui s'ouvrait à ras de terre.

— Diable! s'exclama l'inspecteur Parker en projetant les rayons de sa lampe dans le trou noir pour en mesurer la profondeur.

— C'est de là que le duc de Clairville m'a tiré, dit l'inspecteur Jouvet.

— Et là qu'on me conduisait au moment où vous êtes arrivés, murmura derrière eux Paulo qui avait voulu se rendre compte, lui aussi, du danger auquel il venait d'échapper.

XII

TOUT LE MONDE PAYE SES DETTES

Moins d'une heure après le magistral coup de filet qui venait d'avoir lieu, l'inspecteur Jouvet causait avec son ami Parker dans le bureau de celui-ci. Devant eux, l'écrin contenant le fameux pendentif

saisi sur Copper au moment de son arrestation laissait admirer, grand ouvert, la magnifique pièce qu'il renfermait.

— Mon cher ami, dit alors l'inspecteur Parker à son collègue, maintenant que voilà cette affaire terminée, je voudrais savoir de vous quelle fut, au début, votre conviction touchant la culpabilité du duc de Clairville. C'est là un point auquel j'attache une extrême importance.

— Moralement, mon cher, le duc s'avérait coupable et ce qui le chargeait le plus, c'était cette dette de jeu payée le soir même du jour où l'affaire éclatait. Mais, vraiment, il ne pouvait crier sur les toits qu'il avait obtenu ce prêt d'une vieille amie de sa famille qui avait eu mieux que des bontés pour lui. J'ai reçu, à ce sujet, les confidences du duc.

— Evidemment! approuva l'inspecteur Parksr.

— Ce qui me décida à venir à Londres, ce fut, avant tout, et je ne saurais trop insister sur ce point, la précision absolue des constatations du laboratoire de l'Identité Judiciaire. J'étais absolument certain que la boîte contenant la verroterie au lieu du pendentif, n'avait pas été ouverte à Paris.

« Le reste de l'enquête ne m'appartient pas, je dois le dire en toute vérité. C'est dans le « milieu », et par un garçon qui mérite maintenant mieux que de l'indulgence, que mon attention fut attirée sur la bande des « Holigans ». Mon enquête sur cette bande fut interrompue de la façon tragique que vous savez, et, sans le duc de Clairville, je ne serais pas en train de causer avec vous en ce moment.

— Savez-vous, mon cher, remarqua alors l'inspecteur Parker, que cet homme-là a fait quelque chose de vraiment extraordinaire?

— Oui, de vraiment extraordinaire! approuva l'inspecteur Jouvet. Comment a-t-il pu faire pour vivre une pareille vie pendant plus d'une semaine! Si vous aviez vu, mon cher, le taudis dans lequel il m'a fait entrer et qui lui servait tout à la fois de chambre et de salon de réception. Mais il est un autre hommage que nous devons lui rendre, c'est

d'avoir, seul, eu le soupçon que Jipper pouvait être le vrai coupable.

— Ces messieurs Smith Brothers ne vont pas tarder à être avertis. Un planton est parti chez eux avec un pli les priant de passer ici de toute urgence.

Juste à ce moment, le garçon de service annonça M. Smith aîné.

— Faites entrer, dit l'inspecteur Parker.

M. Smith aîné n'eut pas plutôt salué les deux hommes qu'il s'arrêta, interdit, en apercevant sur le bureau le pendentif qui sortait de son magasin.

— Nous l'avons retrouvé cette nuit, et dans un bien bizarre endroit.

L'inspecteur Parker fit une pause sur cette phrase destinée à préparer le joaillier à la vérité.

— Où donc cela, monsieur Parker? interrogea alors le bijoutier abasourdi.

— Dans un endroit situé sur les Docks et qui s'appelle la « Taverne du Vieux Matelot ». Et, dans cette taverne, nous avons découvert quelques gentlemen, dont M. Jipper, votre fondé de pouvoir.

— M. Jipper dans une taverne des Docks! s'écria le joaillier qui ne pouvait encore se familiariser avec une telle vérité. Quels sont les misérables qui...

— Rassurez-vous, monsieur Smith, précisa alors l'inspecteur Parker. Votre fondé de pouvoir n'a été victime de personne. Il est venu tout seul à la Taverne du Vieux Matelot, ayant dans sa poche le pendentif de diamants, pendentif qu'il avait su escamoter sous vos yeux, ceux de votre frère et ceux pourtant clairvoyants par profession du représentant de la Compagnie d'assurances.

A cette révélation, M. Smith ne répondit rien, avala une bouffée d'air et s'assit, complètement démoralisé.

— Le scandale... le scandale... gémissait le malheureux homme, songeant au bruit qu'allait faire une pareille nouvelle aussitôt connue.

— Soyez rassuré, monsieur Smith, nous ferons le possible pour l'éviter, lui dit l'inspecteur Parker.

Juste à ce moment, un inspecteur entra dans le

bureau et dit quelques mots à l'oreille de son chef. L'inspecteur Parker se leva alors et sortit après avoir prié ses interlocuteurs de bien vouloir l'excuser un instant.

Son absence fut de courte durée, et lorsqu'il revint, son visage exprimait une visible tristesse.

— Monsieur Smith, dit-il alors, préparez-vous à éprouver une nouvelle émotion. M. Jipper vient d'être trouvé mort dans la cellule où il était enfermé.

— Mort! s'écria le joaillier au comble de la stupéfaction.

— Oui, affirma l'inspecteur Parker et le médecin appelé n'a pu que constater le décès.

Jipper, comme tous les criminels de sa sorte, craignait par-dessus tout le châtiment, et il avait pris ses précautions pour ne jamais rendre de compte à la justice au cas où il serait arrêté. Il avait trouvé un moyen de quitter la vie au moment opportun, moyen impossible à dépister, bien que la police le connût.

Chaque fois que Jipper allait retrouver ses complices à la Taverne du Vieux Matelot, il garnissait une des dents de son « bridge », habilement truquée dans cette intention, d'une petite ampoule de cyanure. Cette ampoule, il l'avait brisée entre ses dents, aussitôt que les gardiens l'eurent laissé seul dans sa cellule.

Comment un homme occupant une importante situation dans une des plus grosses maisons de Londres, avait-il pu se laisser aller à entrer dans une des plus dangereuses bandes de voleurs londoniens? Une fois de plus, la passion du jeu expliquait tout.

Jipper jouait aux courses, au baccara, au poker, et les sommes importantes que lui rapportait sa situation ne suffisaient plus à combler le gouffre qui se creusait de jour en jour plus profond sous ses pas.

Ce fut ainsi qu'il fut amené à tenter la substitution du pendentif de diamants, opération qui, si elle réussissait, devait être à bref délai suivie de plusieurs autres.

Jipper avait eu toutes les facilités pour réussir sa criminelle opération. Tout d'abord, il possédait une réplique impeccable du cachet personnel de M. Smith aîné. Et, tout à loisir, il avait, avec une boîte de sa maison, de la cire du magasin, confectionné un envoi d'un poids, d'une apparence exactement égal à celui, authentique, qui serait fait au nom de la duchesse de Clairville.

Jipper, tenant dans sa poche la boîte habilement truquée, n'avait eu aucune peine à la changer contre celle contenant le pendentif de diamants. Et ce fut ainsi que le duc de Clairville reçut véritablement des perles de verre, au lieu des diamants annoncés sur le couvercle de la boîte.

La mort de Jipper mettait fin à l'information judiciaire, et il ne restait plus à l'inspecteur Jouvet et à Paulo qu'à reprendre l'avion et le bateau pour la France. Mais auparavant, le duc de Clairville, qui avait téléphoné à sa femme l'heureux résultat de l'enquête, pria les deux policiers de bien vouloir dîner avec lui.

— Songez, messieurs, leur dit-il, que depuis mon arrivée à Londres, je n'ai mangé uniquement que dans les tavernes fréquentées par les camelots, les crieurs de journaux, et vraiment, il me serait agréable, surtout en votre compagnie, de changer de menu.

Le lendemain, tous les acteurs français de ce drame étaient de retour à Paris.

Comme bien on pense, la duchesse de Clairville fit à son mari un touchant accueil, mais celui dont la joie faisait vraiment plaisir à voir, c'était le papa Climb.

— Mon cher garçon, disait-il à son gendre en le bourrant, selon son habitude, de tapes formidables dans le dos, vous êtes un extraordinaire personnage, aussi fort que M. Pinkerton lui-même. Et je veux raconter moi-même cette aventure dans tous les journaux d'Amérique.

— Je vous donnerai moi-même tous les renseignements nécessaires, affirma sans rire le duc de Clair-

ville, comptant bien que son beau-père ne mettrait jamais un tel projet à exécution, ce dont il saurait d'ailleurs bien l'empêcher, le moment venu.

Le papa Climb voulut, ce qui était naturel d'ailleurs, fêter les acteurs de cette aventure en un festin somptueux, au cours duquel il remettrait personnellement le chèque de deux cent mille francs... mais à qui, au fait?

Car la question se posait maintenant de savoir qui avait gagné la fameuse prime promise à celui qui permettrait d'arrêter le voleur du pendentif.

Invité au dessert à donner son avis éclairé sur cette délicate question, l'inspecteur Jouvet n'hésita pas :

— Le gagnant de cette prime, dit-il, n'est autre que M. de Clairville lui-même. C'est de sa bouche que j'ai appris le nom du voleur du pendentif.

A cette déclaration, le pauvre Paulo laissa tomber sa tête entre ses mains et, doucement, car il se rendait compte du milieu distingué dans lequel il se trouvait, il murmura :

— C'est foutu!

Son rêve venait de s'envoler. Adieu le petit bistrot sur les bords de la Seine, les zanzis sur le comptoir avec les clients...

Heureusement que la voix du duc de Clairville s'éleva pour trancher de manière définitive le point litigieux.

— Messieurs, dit-il, les affirmations de M. Jouvet sont exactes, mais je dois déclarer que je suis hors course dans cette affaire. Le gagnant de la prime ne peut être que celui qui a serré le plus près la vérité après moi.

— Alors, dit l'inspecteur Jouvet, il n'y a pas de doute. Celui qui m'a aiguillé sur la piste des « Holigans », c'est M. Varel ici présent.

Varel était le nom authentique de Paulo.

Varel, dit Paulo, une fois n'est pas coutume, rougit de plaisir et d'émotion et balbutia :

— Merci, m'sieur Jouvet... Merci, m'sieur Climb...

m'sieur le duc et madame la duchesse... merci à tous... quoi...

Moins de huit jours plus tard, M. Varel, qui venait d'acheter au bord de la Marne le bistrot de ses rêves, procédait à l'inauguration. Et les mêmes convives se trouvèrent une fois de plus réunis, autour de la même table.

Au dessert, l'inspecteur Jouvet prit l'heureux propriétaire à part :

— J'ai une commission pour toi, Paulo, lui dit-il. Il faudrait que tu passes à la *maison* le plus tôt possible. Le chef voudrait te voir.

— Mais, m'sieur Jouvet... c'est fini ce truc-là, les histoires du « milieu » et tout ça, je m'en balance, moi!

— Imbécile! lui murmura l'inspecteur Jouvet. Et ta réhabilitation, tu n'y penses plus? Il faut tout de même bien que je paye mes dettes, moi aussi.

FIN

Pour paraître jeudi prochain :

Le cambriolage de Sermoize

Roman policier inédit

par PAUL DARGENS

L'Imprimerie Moderne, 177, Route de Châtillon, Montrouge 26-6-37

VOUS qui rêvez de voyages :

LE GRAND NORD
LES PAMPAS
LES FORÊTS ÉQUATORIALES
LES GRANDS DÉSERTS
L'INDE MYSTÉRIEUSE etc..

VOUS LIVRERONT LEURS SECRETS SI VOUS LISEZ.. **TOUS LES MERCREDIS**

LE PETIT ROMAN D'AVENTURES

0fr.35 LE ROMAN COMPLET

Chez TOUS les MARCHANDS de JOURNAUX

Vous y trouverez des héros qui accompliront des prouesses vertigineuses sur TERRE, sur MER et dans les AIRS.

J. FERENCZI & FILS, ÉDITEURS
9, RUE ANTOINE-CHANTIN, PARIS (14e)
Il n'est pas fait d'envoi contre remboursl

L'Imprimerie Moderne, 177, route de Châtillon, Montrouge
(Made in France)